

11 JUIN 1984

P₂ I P₁

0397--488 X

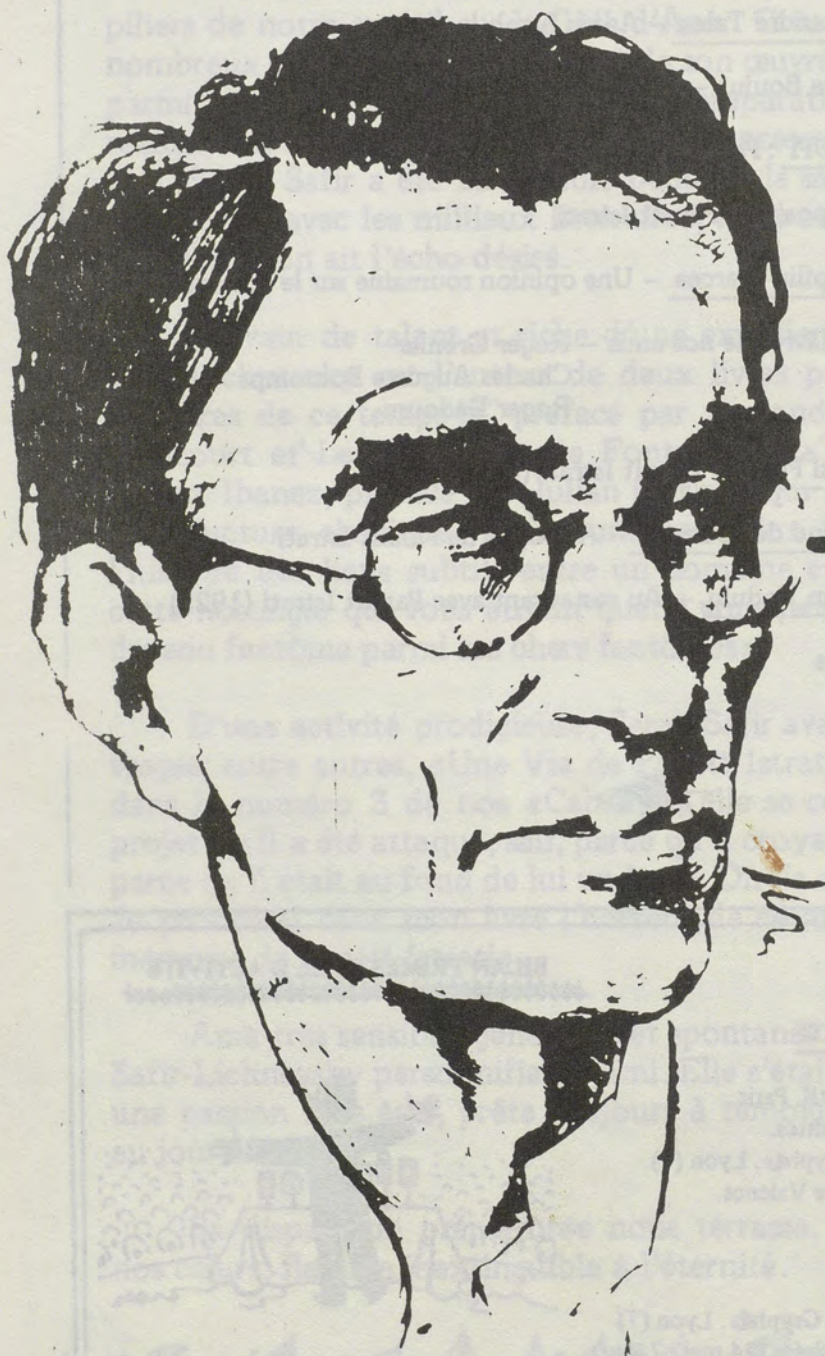
14

MAI 1979



CAHIERS DES AMIS DE PANAIT ISTRATI

Publication TRIMESTRIELLE



un inédit de
panait istrati
une rencontre

*

des poèmes

P. BOUJUT

R. PEROL

*

L'EXPOSITION

*

le colloque
international
de nice

*

témoignage
de ceux
qui l'ont connu

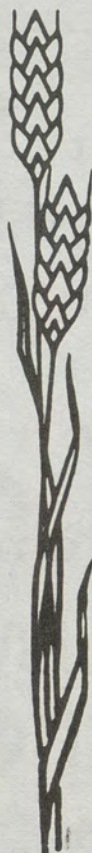
LES AMIS DE PANAIT ISTRATI
42 rue de la Paix
28000 Valence Tél. 43 29 92

8 francs

SOMMAIRE

14

MAI 1979



- 3 Alexandre Talex – Adieu Sarah !
- 4 Pierre Boujut – Amour à Panaït (poème)
- 5 INÉDIT : Panaït Istrati – Une rencontre
- 13 L'exposition Panaït Istrati
- 18 Pompiliu Marcea – Une opinion roumaine sur le colloque
- 22 Les Livres de nos amis – Roger Grenier
Charles Auguste Bontemps
Roger Dadoum
- 26 Raoul Pérol – Panaït Istrati (poème)
- 27 Renaud de Jouvenel – A propos de Panaït Istrati
- 28 Stefan Fodulu – Au restaurant avec Panaït Istrati (1925)
- 29 Échos



BILAN TRIMESTRIEL D'ACTIVITÉ

★ CAUSERIES et CONFÉRENCES ISTRATI

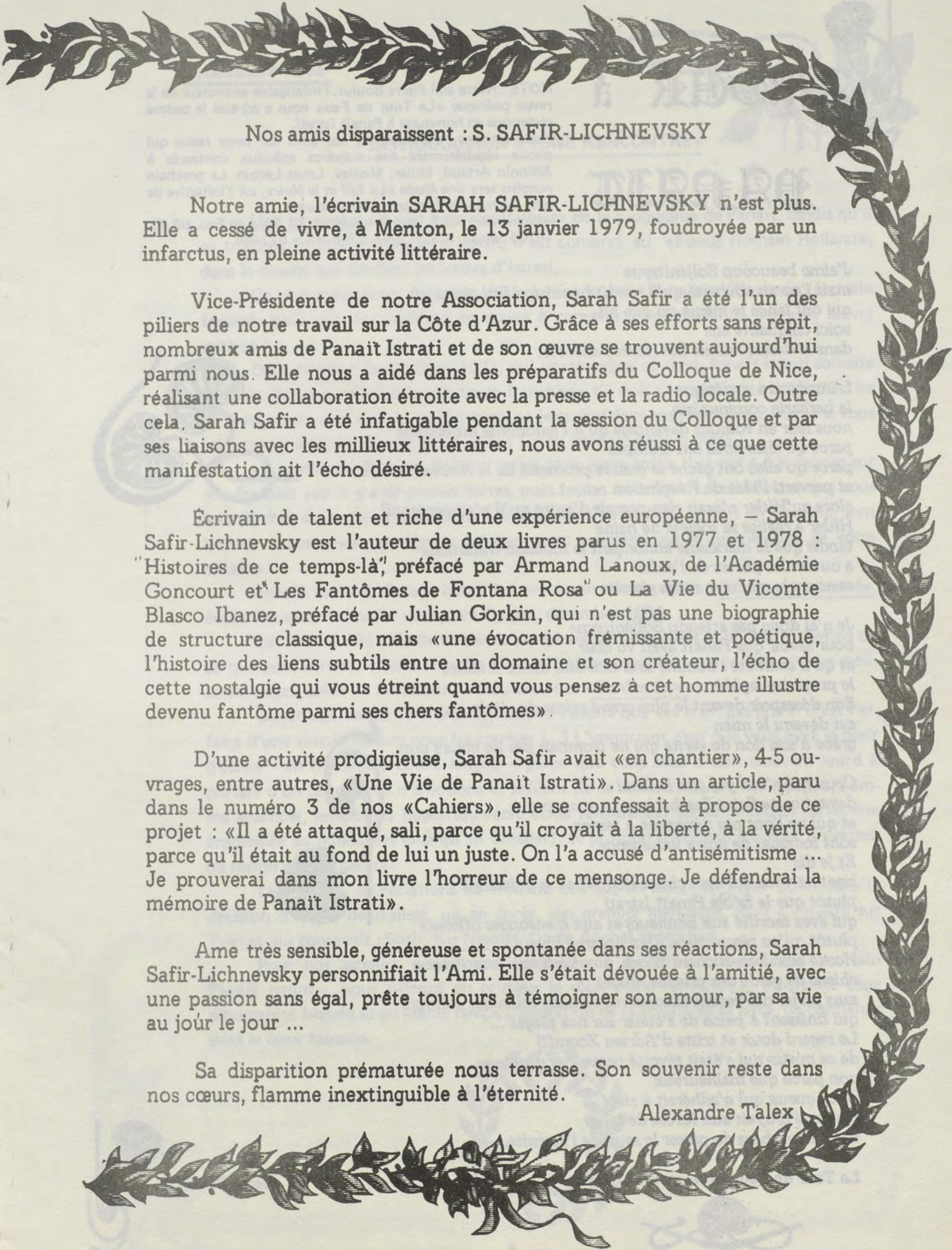
- 21 janvier 1979 – Institut coopératif. Paris.
27 janvier 1979 – Club Freinet. Nantes.
10 février 1979 – Librairie «La Grypho». Lyon (7).
18 mai 1979 – Salle des Fêtes de Valence.

★ EXPOSITION PANAIT ISTRATI

- Du 10 au 17 février au local «La Grypho». Lyon (7)
– A la III quinzaine du Livre de Valréas (24 mai - 7 juin).

★ RÉUNION des Amis de la région Parisienne : 20 avril. Paris.





Nos amis disparaissent : S. SAFIR-LICHNEVSKY

Notre amie, l'écrivain SARAH SAFIR-LICHNEVSKY n'est plus. Elle a cessé de vivre, à Menton, le 13 janvier 1979, foudroyée par un infarctus, en pleine activité littéraire.

Vice-Présidente de notre Association, Sarah Safir a été l'un des piliers de notre travail sur la Côte d'Azur. Grâce à ses efforts sans répit, nombreux amis de Panaït Istrati et de son œuvre se trouvent aujourd'hui parmi nous. Elle nous a aidé dans les préparatifs du Colloque de Nice, réalisant une collaboration étroite avec la presse et la radio locale. Outre cela, Sarah Safir a été infatigable pendant la session du Colloque et par ses liaisons avec les milieux littéraires, nous avons réussi à ce que cette manifestation ait l'écho désiré.

Écrivain de talent et riche d'une expérience européenne, — Sarah Safir-Lichnevsky est l'auteur de deux livres parus en 1977 et 1978 : "Histoires de ce temps-là", préfacé par Armand Lanoux, de l'Académie Goncourt et "Les Fantômes de Fontana Rosa" ou La Vie du Vicomte Blasco Ibanez, préfacé par Julian Gorkin, qui n'est pas une biographie de structure classique, mais «une évocation frémissante et poétique, l'histoire des liens subtils entre un domaine et son créateur, l'écho de cette nostalgie qui vous étreint quand vous pensez à cet homme illustre devenu fantôme parmi ses chers fantômes».

D'une activité prodigieuse, Sarah Safir avait «en chantier», 4-5 ouvrages, entre autres, «Une Vie de Panaït Istrati». Dans un article, paru dans le numéro 3 de nos «Cahiers», elle se confessait à propos de ce projet : «Il a été attaqué, sali, parce qu'il croyait à la liberté, à la vérité, parce qu'il était au fond de lui un juste. On l'a accusé d'antisémitisme ... Je prouverai dans mon livre l'horreur de ce mensonge. Je défendrai la mémoire de Panaït Istrati».

Ame très sensible, généreuse et spontanée dans ses réactions, Sarah Safir-Lichnevsky personnifiait l'Ami. Elle s'était dévouée à l'amitié, avec une passion sans égal, prête toujours à témoigner son amour, par sa vie au jour le jour ...

Sa disparition prématurée nous terrasse. Son souvenir reste dans nos cœurs, flamme inextinguible à l'éternité.

Alexandre Talex

AMOUR à PANAÏT

NOTE : Notre ami Pierre Boujut, l'infatigable animateur de la revue poétique «La Tour de Feu» nous a adressé le poème ci-dessous en hommage à Panaït Istrati.

Nous attirons l'attention de nos amis sur cette revue qui publie régulièrement des numéros spéciaux consacrés à Antonin Artaud, Miller, Miatlev, Louis Lecoin. Le prochain numéro sera une étude «Le Juif et le Noir», sur l'initiative de MM. Emmanuel Eydoux et Jean Laurent.

Abonnement 40 F pour 4 numéros. La Tour de Feu. BP 20. 16200 Jarnac. (C.C.P. Boujut Bordeaux 513-99).

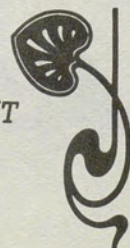
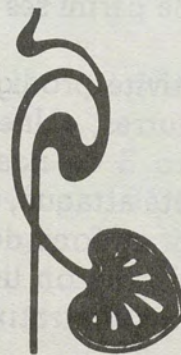
*J'aime beaucoup Soljénitsyne
mais j'aurais souhaité qu'il rendît hommage aux pionniers
qui ont lancé le même cri que lui
voici cinquante ans
dans le désert hostile des masses aliénées.*

*L'imposture soviétique
la barbarie communiste
nous leur en voulons davantage qu'à l'ignominie hitlérienne
parce qu'elles nous ont trompés
parce qu'elles ont gâché la grande promesse de la Nouvelle Terre
et perverti l'idée de Révolution
alors qu'Hitler n'avait rien promis d'autre qu'il n'ait accompli.
Hitler a réalisé sa société de haine
tandis que la marxisme annonçant la moisson fraternelle
a ouvert les portes de l'enfer
et accru le malheur sur la planète.*

*Je n'ai donc pas attendu Soljénitsyne
pour savoir que Panaït avait vu clair
et qu'il avait été l'homme seul face aux dieux infâmes
le prophète lapidé.
Son désespoir devant le plus grand crime du siècle
est devenu le mien
grâce à son don de vérité qui ne trompait pas les cœurs purs.*

*Ceux qui n'ont pas pris le deuil
devant cette Saint-Barthélémy permanente
et qui ne l'ont pas dénoncée à temps
sont indignes de notre indulgence.
Et je dis
honte à vous qui avez choisi l'URSS et sa puissance
plutôt que le faible Panaït Istrati
qui avez sacrifié aux honneurs et aux mensonges officiels
plutôt qu'au témoignage d'un homme libre.
Honte aux Jean-Richard Bloch, aux Barbusse, aux Aragon
chiens de garde des prisons rouges
sans parler des vagues successives de leurs minables suiveurs
qui finissent à peine de s'étaler sur nos plages ...
Le regard doux et triste d'Adrien Zograffi
de ce gueux qui s'était révolté parce que généreux
non parce que malheureux
de ce gueux qui n'adhérait à rien
mais qui croyait aux forces de la vie
vous empêchera de passer le seuil de l'éternité.*

La Tour de Feu, septembre 1978.



Pierre BOUJUT





INTRODUCTION à «UNE RENCONTRE»

Une rencontre est une page douloureuse de la biographie de Panaït, tandis qu'il se trouvait en Suisse. Manuscrit inédit, il est conservé au «Fonds Romain Rolland», dans le dossier qui contient les lettres d'Istrati.

Ce récit a été écrit, fin mars 1921, à Nice, comme suite aux efforts de l'écrivain français pour que le vagabond se mette à concentrer ses souvenirs «en une œuvre votive».

Dans la lettre du 26 mars 1921, qui accompagne ce récit, Panaït Istrati sollicite Romain Rolland de lui «dire en toute franchise» s'il doit s'accrocher «à l'idée d'écrire en français ou non (...) Je vous aimerai et je croirai dans vos révélations, même si vous m'écrivez par retour du courrier : «Cher Istrati jette-toi dans la mer».

Le verdict de Romain Rolland arrive trois jours après. Il cherche à le calmer sur son français «où il y a de grosses fautes, mais faciles à corriger. L'essentiel est que vous avez le don du style, et que même vos inversions étrangères, parfois en français, sont bonnes à conserver car elles se calquent avec souplesse sur le mouvement de votre pensée».

Encore méfiant, Panaït Istrati lui envoie un autre «essai» : Pendant la traversée, évocation de son premier voyage en Égypte, décembre 1906.

Le 17 avril 1921, Rolland envoie sa réponse : «Ce qui fait pour moi le charme de ce que vous écrivez, c'est une large, saine et fraîche sensibilité qui évoque, en vos meilleures pages, celles de Rousseau (le Rousseau des Confessions)».

Quant aux fautes de français, Rolland l'assure que «ce n'est pas grave. C'est l'affaire d'une simple lecture pour les corriger (...) L'important c'est que vous ayez le désir d'écrire —en n'importe quelle langue—, parce que vous avez le don (souvent lourd à porter) d'un cœur riche d'émotions et brûlant de se communiquer». Et il donne, comme exemple, les petites pages (du récit «Une rencontre») sur ces minutes de rêverie ensoleillée au milieu des champs (à Cressier), ce profond sentiment d'amour universel, de fusion avec la nature.

Les bonnes appréciations de Rolland ont eu, certainement, leur poids dans la décision d'Istrati de réaliser, un an après, son premier manuscrit, écrit à l'Hautil sur Triel et qui contenait : Sotir, Kir Nicolas, Oncle Anghel et Mikhaïl.

Pour nos lecteurs —chercheurs littéraires ou simples admirateurs de l'écrivain Panaït Istrati—, nous offrons en primeur le récit «Une rencontre», touchante page d'humanité blessée et en même temps d'adoration de la beauté de la terre, de confiance dans le cœur humain.





PANAÏT ISTRATI — «Manuscrit inachevé»

UNE RENCONTRE

Au printemps de 1917, je descendais de Leysin à Lausanne pour chercher du travail. J'avais si peu d'argent qu'après deux jours de courses sans succès je fus obligé de supprimer la nuit à l'hôtel pour conserver mes économies destinées à la nourriture. Un agent de ville, auquel je m'adressai pour demander un «tuyau» sur la possibilité de coucher sans payer, m'indiqua, assez dignement, un asile de nuit situé sous un haut pont, où, le soir venu, j'allai demander l'hospitalité. Dans une longue salle mal éclairée, il y avait déjà une vingtaine d'hommes assis autour d'une grande table rectangulaire. Ils parlaient peu et à voix basse. La plupart ne se connaissaient probablement pas. Il était beaucoup question de travail, ceux qui en parlaient étaient des chômeurs. Les autres qui avaient des attitudes de brutes étaient, je crois, des habitués à l'asile. On ne se dévisageait point.

Un moment après mon entrée, un homme en tablier blanc et tête nue, l'intendant de l'asile, s'arrêta en passant et me demanda un peu brusquement :

— Vous voulez coucher ?

J'eus peur et une sorte de honte et je me suis retenu de répondre : «non». J'étais là, en effet, pour coucher. Je murmurai :

— oui.

Il me quitta tout de suite, mais un peu plus loin tourna sa tête et me regarda de nouveau en marchant. On aurait dit qu'il avait remarqué mon trouble. Il l'avait remarqué en effet.

Mon brave monsieur ! Je ne vous oublie pas et si les hommes me laissent un peu de place sous le soleil, j'irai un jour au bout du monde vous chercher et vous serrer la main !

Monsieur M. vint peu après et me demanda mes papiers. Je lui donnai mon passeport qu'il alla, après un coup d'œil jeté dessus, enfermer dans son bureau :

— Vous irez demain matin le chercher au poste de police qui est tout près d'ici, me dit-il, en revenant. Puis il me questionna et nous avons parlé longtemps.

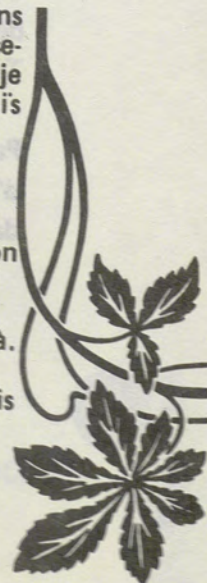
On nous apporta à chacun un pot de terre, plein de soupe et une cuiller, mais tandis que les autres en vidaient rapidement le contenu, il me fut impossible, malgré ma faim, d'avalier plus d'une cuillerée : c'était de la farine de maïs à l'eau bouillante, sans graisse, sans sucre, sans sel. Je fus très embarrassé. Cela pouvait très bien vexer l'établissement, j'aurais voulu de bon cœur absorber ce jus au risque même de tomber malade, mais je ne pouvais pas l'avalier. Mon voisin de droite suçait ses moustaches pleines de grains de maïs et paraissait intrigué. Il me regardait avec ses yeux de bon bœuf :

— Tu n'as pas faim, Dieu de bon Dieu !, gronda-t-il.

Et sans autre cérémonie il changea son pot vide contre le mien qui fut vidé à son tour en un clin d'œil.

Je me demande encore actuellement si vraiment je n'avais pas faim à cette heure-là.

Monsieur M. vint me prendre par le bras et me tirer de côté. Il avait vu, je ne sais pas d'où, que je n'avais pas mangé.



— Vous voyez, me dit-il en chuchotant, il y ceux qui ne sont pas difficiles et si on pouvait leur servir cette auge toute leur vie sans leur demander rien, ils n'exigeraient pas davantage !

Je sentais une forte envie de pleurer me soulever la poitrine et je le priai de me laisser seul.

Il s'écarta en tapant des mains et criant :

— Allons ! Tout le monde à la salle de douche ! ...

Je tressaillis et le regardai effaré, mais il me fit signe du doigt de me tenir de côté. Je ne savais pas de quoi il s'agissait. Le petit troupeau le savait et cela ne lui plaisait pas, car il laissait entendre un timide murmure de protestation.

Par une porte située au fond de la salle tout le monde disparut et Monsieur M. accompagné d'un domestique entra aussi en fermant la porte.

Je fus seul dans la salle, et l'idée me passa par la tête de fuir cette maison et d'aller errer hors de la ville. Mais une immobilité involontaire me fixa sur la chaise et j'ai vu alors la même porte s'ouvrir et l'intendant et son second sortir les bras chargés de chemises, habits, guenilles. Ils entrèrent dans une petite chambre contiguë à la salle de douche et, porte ouverte, se mirent à inspecter minutieusement le linge pièce par pièce. Puis l'intendant se lava les mains et m'appela. Nous montâmes au premier étage, et dans une longue salle à deux rangées de lits, il me montra le mien, tout au fond, près d'une fenêtre :

— Dshabillez vous tout nu et couchez vous. C'est la règle et il faut faire comme les autres. Vous avez été dispensé de la douche et de l'inspection du linge. Ça n'arrive pas toujours ici.

Il me quitta. Il fut dur. Peut-être que cette besogne odieuse qu'il venait d'accomplir endurcissait cette nature bonne.

Je me déshabillai, mais quand je voulus entrer sous la couverture, je m'aperçus que le drap avait la forme d'un sac avec un coté plus long comme une soupape. Je me suis glissé au-dedans, et pendant une partie de la nuit j'ai gémi pour moi et pour tous ces hommes qui ne savent plus gémir.

Le matin je fus le premier habillé, mais j'ai dû attendre assis sur mon lit car la porte était fermée. Du lit voisin surgit une tête allongée au crâne pointu et au visage noiraud. La moustache grisâtre, semblait être plantée au poinçon, tellement les poils étaient rares. Le bonhomme se leva sur son séant et bailla bruyamment, puis me fixa comme s'il se rappelait quelque chose.

— Dis donc, tu as échappé à la douche hier soir et on s'est dispensé d'explorer ta chemise. Cela ne veut pas dire que tu es plus propre qu'un autre ! ...

— Peut-être bien, répondis-je.

• *«Le vagabond est l'homme civilisé de l'existence absolue. Si nous personnifions cette existence, si nous la représentons sous l'aspect d'un somptueux équipage qui galope follement sur les routes de l'Univers, les vagabonds en sont les crieurs à pied qui lui font cortège et tombent morts en lui chantant gloire. C'est ce que j'entends par civilisations. Les humains ordinaires se sacrifient eux aussi à ce magnifique équipage, mais sont broyés par lui, en encombrant sa route par d'horribles télégas. Ce sont les perturbateurs de l'existence».*

PANAÏT ISTRATI



Il rit d'un rire sain et sonore qui plaisait à l'oreille. Il voulut adoucir ses premiers mots :

— Ne t'en fais pas, vas ! On ne t'en voudra guère pour si peu de chose, surtout que ton faux-col ne t'empêche pas de faire partie de la bande, même si tu n'y tiens pas ! On y glisse, tout doucement, puis, ban ! On est tout au fond. Et les scrupules restent accrochés sur la pente. Cela fait un peu mal, c'est vrai mais on s'y habitue et tu t'y habitueras aussi. Allons, on va descendre pour le chocolat, tu dois avoir faim, tu as fait le difficile hier soir, mais tu mangeras quand même maintenant bien que l'eau dans laquelle on lave les tasses à l'hôtel Gibon doit avoir meilleur goût que ce chocolat. Allons, sois philosophe ! Tu n'y changeras rien en t'arrachant les cheveux.

Je l'écoutai au commencement sans faire attention, puis je le regardai en face. Il disait tout cela avec conviction. C'était sa « philosophie » et il voulait m'encourager. Je crus bon de ne pas le laisser sans réponse et je dis :

— Vous avez tort de penser ainsi. Votre résignation c'est de la bassesse et vous faites du tort à d'autres en acceptant cette vie de cochons ...

— Vie de cochon ?!, s'écria-t-il ; t'es fou ! Les cochons seraient maigres comme des clous si on les nourrissait seulement une semaine avec la soupe d'hier soir et le chocolat de tout à l'heure !

— Alors ?, C'est ce que je disais ...



— Oui, mais ce que tu ne dis pas c'est de me montrer comment s'y prendre pour sortir de là. Oh, mon pauvre vieux, tu es encore à la révolte ! Ça va se limer et bientôt il n'y restera plus que ma résignation basse. Or tu crois peut-être que tu trouveras parmi ces bougres un seul qui te dise : « Je ne veux pas changer ma chemise, non, j'aime mes poux ! ».

La porte s'ouvrit à ce moment et il se tut. Tout le monde s'habillait. L'intendant fut bon, il plaisanta :

— Allons, les pensionnaires, au chocolat ! Et surtout, au travail, après ! La paresse est mal récompensée ! ...

— J'en connais pourtant des paresseux qui mènent pas une vie à cracher dessus : ceux des Palaces d'Ouchy, par exemple !, dit quelqu'un.

De gros rires approuvèrent cette boutade. Puis on descendit. Les pots de la veille contenaient à présent un liquide douteux dont je n'ai même pas voulu connaître le goût, mais je mis le pain dans ma poche. Au moment de quitter l'asile on nous distribua des tickets donnant droit à un repas à la Coopérative populaire, repas qui n'était pas mauvais. En passant à mon tour, l'intendant me glissa trois tickets dans la main et nous cria à tous :

— Ceux qui n'ont couché qu'une nuit ont le droit à une seconde nuit, mais c'est préférable de trouver du travail et de coucher chez soi.

« Ou bien à la belle étoile », pensai-je. En route vers le commissariat je fus rattrapé par mon voisin de lit. Il était curieusement vêtu : une blouse bleue d'une étoffe grossière et mal coupée enveloppait péniblement ses larges épaules les pantalons mal coupés également et les sabots aux pieds, tout était neuf. Il allait comme moi, chercher ses papiers au poste de police.

NEIGE ET MERVEILLES

CENTRE INTERNATIONAL 06430 SAINT DALMAS DE TENDE



NEIGE ET MERVEILLES, à la Minière de Vallaurie par Saint Dalmas de Tende, en Haute Roya, dans les Alpes Maritimes, est un centre important et international d'initiation, de formation et de perfectionnement aux techniques artisanales.

Il est situé dans un site de montagne d'une grande beauté, à 1.500 mètres d'altitude.

Des ateliers bien équipés, des animateurs qualifiés, permettront de vous initier ou de vous perfectionner dans des activités manuelles, durant vos vacances où vous pouvez venir seul ou en famille.



Une AUBERGE DE LA JEUNESSE et une MAISON DES AMIS DE LA NATURE

Les jeunes, les adultes, les familles avec enfants, les groupes, les associations et les comités d'entreprises, peuvent y séjourner en « Passage » ou en « Accueil » pour y découvrir la merveilleuse nature et le site archéologique

— Tu auras une surprise désagréable là-bas, me dit-il.

— Pourquoi ?

— Tu verras.

Au poste, on nous donna les papiers sitôt annoncés et sans aucun interrogatoire. Nous sortîmes. Mon compagnon me regardait malicieusement et souriait. Je ne comprenais rien.

— Qu'y a-t-il ? lui demandai-je.

— Regarde ton papier.

J'avais un passeport formé d'un papier plié en deux. Je l'examinai. Sur la quatrième page, tout en haut était appliqué un cachet rectangulaire composé de deux lignes où on pouvait lire : «Asile de Nuit de Lausanne». Et la date, jour et mois, de 1917, dont je ne me souviens plus. Mais on pourra se la rappeler un jour en cherchant dans les archives de notre Légation de Berne et alors ce cachet prouvera mieux que je ne peux le faire, cette méchanceté humaine de salir un document devant servir à tout moment pour établir mon identité et que je devrai présenter chaque fois que je demanderai du travail. C'était m'enlever toute possibilité de gagner ma vie. Au lieu de me rendre service en m'offrant un asile de vingt quatre heures, on n'a fait que me faire paraître un vagabond de profession.

— Tu vois ce qu'ils t'ont fait ? Eh bien, ne sois pas trop malheureux. Ils font des choses pires. Regarde-moi : tu vois comme je suis habillé ? C'est un complet qu'on ne voit pas souvent dans la rue. Tu y es ?

— Non. Je n'y suis pas.

— Ben, je sors de prison ! Cela peut arriver, n'est-ce pas ? Et comme nous vivons dans une société civilisée, voilà qu'une association de grandes dames au cœur généreux saute à ton secours et veut t'assister, te «mettre sur la bonne voie», une fois ta peine purgée. Et voilà ce qu'elle fait cette association de dames nobles : elle t'affuble de ce complet et de ces sabots, pour que tu attires tous les regards dans la rue et que tout le monde te connaisse comme malfaiteur sorti du bagne. Et maintenant si tu veux savoir comment je suis reçu, viens avec moi chercher du travail.

Il avait le visage congestionné.

— Viens ! insista-t-il, viens ! Si tu as honte à marcher près de moi, je me tiens à l'écart, mais viens, tu verras si on peut être un homme honnête !

Son regard mendiait la compagnie d'un «homme honnête». Nous partîmes ensemble et je me laissai guider. Peu après, il s'arrêta devant une maison au rez-de-chaussée vitré : me prenant par le bras il me dit :

— Ici sont les bureaux du Grand Garage A. C'est la maison qui embauche le plus de manœuvres en ce moment. Entrons ! Mais je peux te faire du tort, mon vieux, je t'avertis !

Dans le bureau il n'y avait qu'un jeune homme distrait qui écouta vaguement nos offres. Il nous dit une phrase visiblement répétée toute la journée :

— La maison n'embauche que des hommes appliqués, assidus et connaissant leur profession. Si vous êtes de ceux-ci, présentez-vous avec ce billet sur le chantier rue X, en dessous de la gare.

Et il nous tendit mollement un bout de papier qui ne contenait que le cachet de la maison. On se mit en route. Je me berçais de l'idée qu'on serait embauché, mais mon compagnon s'y connaissait mieux que moi :

— Ne t'y méprends pas ! Ce ballot ne voyait rien que les femelles avec lesquelles il a valsé la veille, mais au chantier on mettra des lunettes.





En effet ce fût un homme portant des lunettes, le contremaître qui embauchait des manœuvres. Il nous mesura des pieds à la tête d'un air expérimenté et il crut voir clair à travers ses lunettes en nous répondant que les équipes étaient au complet.

Nous nous éloignâmes. J'étais navré en pensant que je serai peut-être obligé de retourner, le soir venu, à l'asile ; et sans savoir pourquoi je sentais le besoin de ne pas quitter l'homme que le hasard m'avait envoyé, je cherchais un appui en lui. Mais cet appui il le cherchait, à son tour, en moi avec plus de passion. Son attitude était si humble et il trahissait tellement la crainte de se voir abandonné, que j'eus de la peine à surmonter une forte envie de lui prendre vivement la main et de l'assurer du contraire.

Nous nous assîmes sur un banc dans la rue et pendant que je cherchais de quel côté aller pour trouver au moins deux, trois jours de travail, il me parlait comme pour se disculper :

— Tu vois, mon vieux, tu vois ? Tu serais peut-être embauché si tu étais seul, mais que veux-tu ? C'est si bon d'être deux ! Et tu m'as fait du bien, vrai, tu m'as fait du bien ! Tu as pitié de moi, pas ? Je ne suis pas un homme méchant ! Mais ... tu te demandes peut-être pourquoi j'ai fait de la prison. Eh, bien je te raconterai, je te dirai tout ce que je sens et tu me jugeras. Allons, partons ! Je te donne un tuyau : allons à Cossonay à pied, c'est pas très loin et je connais le chemin le plus court. La-bas, il y a des usines. On y sera embauché, on embauche toujours là-bas, car le travail est dur, ce sont des laminoirs et les ouvriers n'y restent pas pour se tourner les pouces. Tu te présenteras seul et moi aussi. Après on y sera comme des frères, veux-tu ? Allons ! On achètera des choses pour manger, j'ai quelques sous, allons !

La campagne suisse est belle à l'arrivée du printemps, comme tous les pays qui subissent le froid de l'hiver, et le canton de Vaud que nous parcourions est un des plus beaux de la confédération. On ne connaît pas dans ce pays les steppes nues de chez nous, où les blés couvrent des dizaines d'hectares et où la vue ne découvre que de temps en temps un hameau peuplé d'arbres fruitiers. La Suisse entière est un grand jardin renfermant miraculeusement ses Alpes aux neiges éternelles, et ses belles routes seront dignes un jour de se voir remplies par cette multitude bruyante et joyeuse d'un Monde qui va venir.

Nous approchions déjà de Cressier, grand village sur la route entre Lausanne et Cossonay, et mon compagnon n'avait pas encore osé rompre le silence de la divine solitude qui nous entourait. J'en suis sûr, cet homme, bani au sein d'une société «honnête» et sur lequel pesait la condamnation d'un fait infamant, était accablé et interdit par le même bonheur de se sentir pénétré du suprême fluide de cette immense Harmonie qui annonçait une nouvelle existence par la voix sincère de l'alouette se jetant comme une flèche vers l'infini, par l'apparition mystérieuse du bourgeon qui vous embrasse en passant, du fil d'herbe pointu et fragile qui vous flatte et de cette odeur printanière de terre qui veut nous révéler que la mort est aussi éphémère que la vie et que l'Éternité d'un Néant sans fin n'existe que dans le cerveau des hommes.

J'avais le cœur plein de reconnaissance pour cette épave humaine qui sut me tenir compagnie et me laisser, en même temps, seul, dans une de ses heures d'oubli où l'existence s'efface et où ne reste que ce qui est vrai : le rêve.

On s'arrêta pour prendre un peu de repos et manger. Je ne voulais rien que le silence, mais il avait faim, et pendant que je m'allongeais sur un champ, au bord du chemin, il alla chercher du vin au village. Il faisait bon, chaud. Je fermai les yeux et me couvris le visage de mon chapeau. Ainsi, pendant un long moment le meilleur de mon être se sépara de toute la laideur matérielle de mon absurde existence pour se confondre avec le grand Auteur et disparaître dans l'immensité de ses éléments comme une goutte d'eau tombée dans l'océan. Et si, dans ces instants, la grande voix de Celui qui ne s'exprime jamais par des paroles m'avait demandé : «Que désires-tu en ce moment ?», je lui aurais répondu inconsciemment : «Le repos éternel !».

vite s. v. p.

Il nous faut 1.000 adhérents de plus. Que chacun de vous nous envoie une liste d'amis susceptibles d'être intéressés par nos travaux.

Je ne sais pas combien de temps s'était écoulé quand je fus réveillé par les vociférations d'un groupe de paysans allant au travail. Me voyant étendu sur le gazon, ils crièrent, comme de juste : — Hé, le fainéant, au travail ! ...

Je ne bougeai pas, mais ma machine mentale se mit de nouveau à fonctionner, à mon grand regret, car notre plus grand malheur c'est la réflexion, la pensée, et celui qui peut réduire son existence à un véritable état végétatif, peut être sûr d'avoir tout gagné et rien perdu. Pour avoir aimé ce monde jusqu'à ne rien lui refuser je me voyais réduit à cette solitude désolante qui est pire que la mort, et cependant l'Amour et la Solidarité humaine, le Créateur les a plantés dans les êtres, ils sont à la portée de tout le monde, mais la société les envoie au bagne. En cet instant, j'avais besoin de la présence de cet homme exécré, et bien que son langage fut pauvre et qu'il se prêtât mal aux subtilités de la pensée, il était facile de découvrir à travers son verbiage sa nature véritable qui était bonne au fond.

Je l'aperçus de loin, s'approchant d'un pas presse, mais il devait avoir bu là-bas, car ses manières étaient drôles. Il tenait une bouteille dans chaque main et les balançait fortement. Quand il fut plus près, je fus désolé : il riait, rageait, d'une voix de brute, une espèce de chanson qui le rendait affreusement laid. Il avait les yeux injectés et sa bouche s'ouvrait démesurément. J'eus peur à le voir. Mais il se tut brusquement, en arrivant, posa ses bouteilles et rit d'un rire de bonne bête.

— Maintenant on va se taper la cloche, vieux ! Puis se raconter des histoires vraies ; en as-tu une ?

— Vous me raconterez la vôtre, après on verra ... Je n'ai pas, d'ailleurs, des histoires extraordinaires.

— Moi non plus, mais, qu'est-ce que tu appelles « extraordinaires » ? Peut-être ce qu'on trouve dans les romans ?

— Ça dépend des romans : il y en a de bons et de mauvais. Dans les bons doit se refléter la vie telle qu'elle est.

— ... Telle qu'elle est, c'est bien, moi je voudrais lire comme elle doit être, mais je suis trop bête pour ces choses là. Tu y connais tu davantage ?

— Un peu.

— Dis-moi alors, qu'est-ce qu'ils cherchent les écrivains par leurs livres ?

— De l'argent, avant tout.

— Après ?

— Un peu de gloire, si possible.

— C'est tout ?

— A peu près tout.

Il s'arrêta de manger. Nous allumâmes des cigarettes. Pendant un bon moment il parut s'efforcer de dire quelque chose qu'il n'arrivait pas à exprimer. Il me demanda :

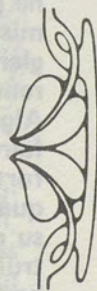
— Dis, tu n'as pas l'habitude de te moquer des gens ?

— Non, je n'ai pas cette habitude.

— Bien. Je veux te dire quelque chose que je n'ai pas dit à personne jusqu'à présent.

Et il prit une mine qui ne manquait pas de sincérité, mais le comique y était aussi :

— ... Je voulais être un apôtre, moi !





Me regardant fixement, son visage me demandait impérieusement une réponse. Je craignais de dire quelque chose qu'il comprit mal et qui le vexât. Dans cette affirmation il mettait tout le sérieux d'un homme désespéré. Je répondis :

- C'est difficile d'être un apôtre.
- Pourquoi ?, reprit-il tout de suite.
- Premièrement, parce qu'il faut mettre d'accord sa vie privée avec sa parole.
- Puis ?
- ... Il faut avoir une foi profonde dans ce qu'on prêche, la sentir, la vivre.

Il écarquillait les yeux outre mesure en m'écoutant et tapa un fort coup de poing sur le sol.

- Je suis cet homme là !
- Et qu'est-ce que vous vouliez prêcher ? Le christianisme ?
- Davantage que le christianisme : je voulais dire aux hommes de ne pas supporter la vue d'un être qui a faim, fut-il même un animal, et de lui donner un morceau de son pain.

- Avez-vous essayé de faire cela ?
- Quoi ? de prêcher ou de donner ?
- Les deux.

— Oui, j'ai donné et je donne, mais les autres n'ont pas fait comme moi, et alors j'ai commencé à les égorger, je me suis fait bandit ! J'ai voulu tuer mon frère. Je te le dirai en route, allons !

Il se tut jusqu'au delà de Cressier, que nous traversâmes au milieu de belles vaches, de chars de fumier et de regards indiscrets d'enfants paysans, puis il commença son récit :

- Mon frère s'était fait missionnaire : tu sais ce que c'est que missionnaire ?
- Oui, c'est un homme qui prêche une religion et cherche des adeptes.

— Non, c'est pas ça : un missionnaire c'est un fripon qui dupe ses maîtres quand il ne peut pas duper leurs esclaves. Il y en a qui se font bouffer par les sauvages, mais tous les missionnaires ne vont pas si loin, et mon frère, bien qu'assez courageux, se contenta de glaner ses écus là où il était sûr de ne pas risquer sa peau. Il était égoïste comme nos parents et pour cela il fut le préféré. Mon père était Tessinois habitant l'Algérie et ma mère Algérienne. Ils étaient assez riches et leur mort n'a profité qu'à mon frère. On a voulu faire de lui un curé, mais un scandale de femme compromit sa carrière et il alla chercher sa fortune dans la guerre du Transvaal. Tu vois, donc ? Les curés ont des âmes de militaires et quand ils ratent un métier ils se jettent dans un autre. Pendant quelques années je n'ai rien su de lui, mais la mort de mon père le fit surgir du sol. Étant l'aîné et beaucoup plus instruit que moi, il prit en main l'administration de la ferme et exploita les fellahs d'une façon barbare. C'est à ce moment là que j'appris qu'il était missionnaire, par-dessus le marché. J'en fus révolté. Je faisais ce que je pouvais pour adoucir le sort des pauvres Arabes, mais j'étais presque aussi pauvre qu'eux. Mon frère raflait tout. Je n'étais pour lui que « l'imbécile » ! Même devant les voisins, il ne m'appelait que : « Hé, l'imbécile ! ». Cela grandit ma haine. Je ne suis pas un imbécile, moi tu comprends ? Mais je subissais tout avec l'espérance qu'il allait s'en aller de nouveau un jour et qu'alors je serais le maître pour un moment, quand les fellahs pourront respirer. J'attendais en vain, il prenait racine. Nous nous disputions comme des larrons en foire, surtout quand il battait les fellahs, car il les battait, et dans une de ces disputes, il me gifla. Maintenant je dois te dire que la nature m'a mal bâti : j'ai le cœur bon, mais je me monte vite et puis je suis très fort. Un apôtre doit être un homme très patient et faible de force. Quand je me vis giflé, je lui ai appliqué un coup à la tête avec une serpe que je tenais. Il a failli tourner de l'œil, mais le diable n'a pas voulu l'emporter et il se venge encore en ce moment sur les pauvres fellahs. Je reçus cinq ans de prison. Je ne les ai pas purgés car au bout de deux ans je me suis échappé et enfui en Abyssinie. Depuis se sont passés dix ans, à part les quatre que je viens d'expier dans les prisons suisses, et pendant ce temps j'ai vécu en homme de peine et j'ai fait du bien, oui, j'ai fait du bien ! Cela ne se dit pas, mais je peux te le dire à toi ; j'ai tiré de ma poche le morceau de pain chaque fois que j'ai vu un homme ou un chien qui avaient faim. Ça c'est pour moi toute la civilisation ...



— Et pourquoi avez-vous fait ces quatre ans de prison en Suisse, si je peux vous le demander ?

— Je voulais te le dire : c'est parce que le malheur avait placé devant mes pas un frère de mon frère. La terre est pleine de ces frères-là et dans tous les coins du monde ils vous salissent en passant, mais depuis l'histoire d'Algérie je tâchais de rencontrer le moins possible leur regard de hyène qui me faisait monter le sang à la tête. Ici en Suisse il en fut autrement. J'habitais une petite ville dans le voisinage d'une carrière où je travaillais. En bas de la maison où je couchais il y avait un bureau de tabac, tenu par un de ces monstres. Il s'agissait vraiment d'un monstre ! Un homme court et gros, un tonneau à la face de brute bourrée de graisse, une masse de merde éternellement assise, maniant des bras courts et épais comme des suisses qui ramassaient des francs avec une avidité atroce. Il ne servait jamais deux personnes à la fois et quand un ouvrier tardait à sortir l'argent, il bougeait un de ses doigts gros comme des saucisses en lui disant d'une voix de gorille :

— Allons ! Dépêche-toi !

J'ai senti le malheur dès l'instant où je suis entré pour la première fois acheter du tabac et je n'y suis plus retourné pendant des semaines. Mais la fatalité était plus forte. Le spectre de cet homme me poursuivait même dans mon lit, la nuit, et petit à petit je commençais à voir en lui le malheur du monde entier. Et c'est vrai, ces gens font tout le mal dans le monde ! Ils doivent être supprimés comme des poux ! Un soir, rentrant de mon travail, je n'ai pu résister à l'envie de regarder dans sa boutique : il était à son comptoir, à la même place, et mangeait. Il ne mangeait pas, il dévorait ! J'entrai malgré moi, et demandai du tabac sans en avoir besoin, rien que pour regarder. La tête enfoncée dans son auge, il eût de la peine à se détacher un instant pour me servir, les doigts crasseux. Je te jure qu'on peut embrasser un cochon dans cette position, mais on ne peut qu'égorger un être humain en cet état ! Il me semblait qu'il dévorait non seulement sa part de nourriture, mais encore celle de toutes les veuves sans appui, de tous les orphelins abandonnés, de tous les vagabonds sans travail et sans abri. Dès ce moment, je revenais tous les soirs, machinalement, voir mon ogre et contempler l'image de l'égoïsme en personne. Je lui donnais mon argent, mais je voyais s'approcher le moment où il devrait me le payer de sa vie dégoûtante. Je ne sais pas pourquoi il m'était rentré dans la tête que si je le supprimais il y aurait moins de malheurs dans le monde. Ce n'était pas vrai du tout ! Il en reste tant qu'on n'arrivera jamais à les supprimer tous. Mais, je te le dis, il ne faut pas chercher d'autres raisons dans la justice que je lui ai faite que la fatalité de mon sang inflammable. Et voilà comment cela s'est fait : il pleuvait fortement ce soir-là, et il était tard. Dans la boutique se trouvait un homme avec lequel il causait. Cela n'arrivait presque jamais. J'entre, je prends mon paquet de tabac et, pour entendre de quoi il s'agit, je roule une cigarette lentement. Je peux t'assurer que j'étais, ce moment-là, plus calme que jamais. Tout à coup, j'entends le client dire :

— Dis, donc X., peux-tu me rendre un service ?

Et l'ogre de répondre :

— Tout ce que tu veux à condition de ne pas taper sur mon portefeuille.

Je n'entendis plus rien. La cigarette se brisa dans mes doigts et une chaleur troublante m'envahit le visage. Je me tourne vite pour sortir, mais je m'arrête et pousse un cri, le client n'était plus là, nous étions seuls ! D'un bond je fonds sur lui et lui enfonce les mains dans le cou. Je serrai si fort que le sang me couvrit les doigts. Il n'eût pas même un râle, il s'éteignit comme un ver qu'on écrase avec un bout de bois. Il n'y avait pas d'âme, pas de vie dans cette énorme boule de suif : il mourut de peur.

Sans me rendre compte de ce que je fais, j'arrache le tiroir de son comptoir, j'empoigne presque tous les billets de banque qu'il y avait et je les déchire furieusement en mille pièces. C'est cela qui m'a évité de passer toute ma vie au bagne. On n'a pas pu trouver l'explication du crime. On s'arrêta à la folie, mais l'examen médical me déclara jouir de toutes mes facultés. Un jeune avocat plaida, devant les assises, passionnément ma cause et réussit à convaincre le jury que j'étais hanté par l'idée du Diable. En effet, dans tous les interrogatoires je n'ai pas répondu que cela : « J'ai vu le Diable et je l'ai tué ! ». Devant la Cour je fis la même réponse. On me condamna à quatre ans de détention que je viens de purger.

— Et votre première tentative de crime sur votre frère ?

— On ne l'a jamais su : je vis depuis mon évasion d'Algérie sous un autre nom à l'aide des faux papiers, je suis un Abyssin ...





L'EXPOSITION ITINÉRANTE PANAIT ISTRATI

« Pour avoir aimé la Terre »



« Le Musée de la Littérature Roumaine » de Bucarest a fait don à notre association, de l'exposition itinérante composée de documents, photos, reproductions de lettres, textes, etc ... concernant notre écrivain.

Cette exposition, créée sous la direction du Dr Opréa, directeur du Musée de la Littérature Roumaine. Il est bon de rappeler que le Dr Opréa est aussi le directeur de la revue littéraire «Manuscriptum», où, dans le passé, ont été publiés de nombreux textes, témoignages et documents sur Panaït Istrati. En 1970, Al. Opréa a fait paraître dans cette revue «Le dossier Panaït Istrati» retrouvé dans les Archives du Comité central du Parti Communiste roumain. Document capital que nous avons partiellement reproduit dans le numéro 3 de nos «Cahiers» en septembre 1976.

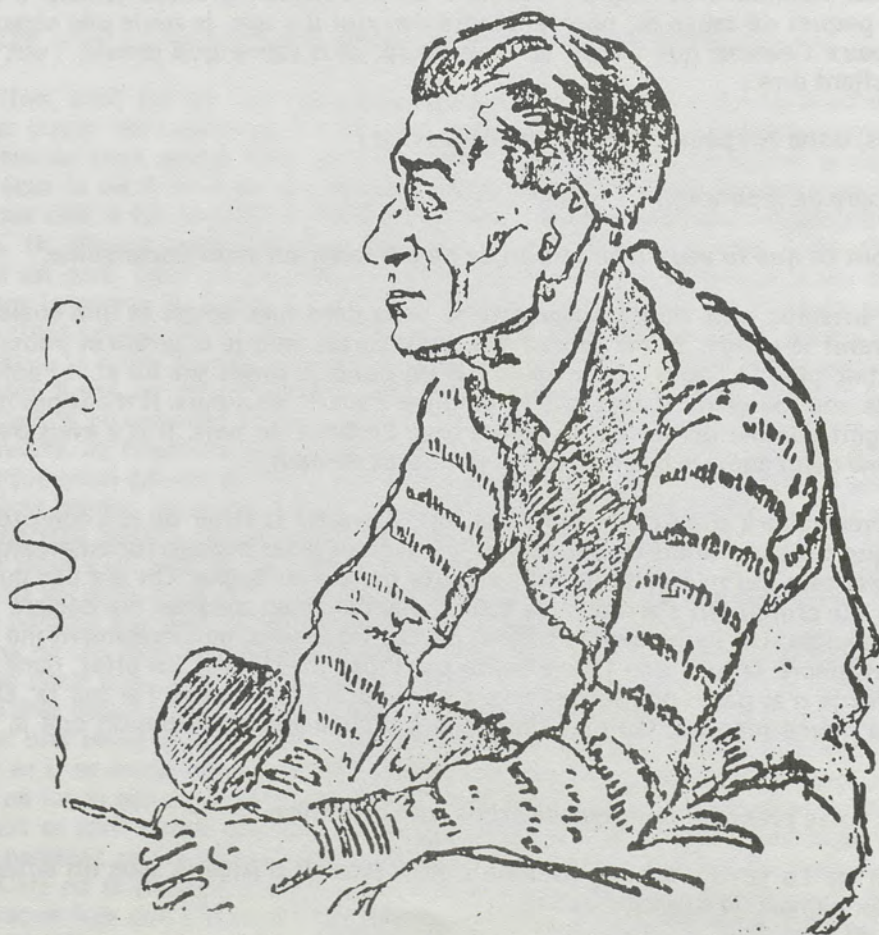
L'Exposition devrait être présentée au public, à la Bibliothèque de la Faculté de Lettres de Nice. Elle est arrivée, malheureusement, trop tard. Après de longues péripéties, tracasseries administratives, elle est enfin à notre disposition. Elle sera présentée à la Bibliothèque Universitaire de Nanterre, grâce à l'amabilité de Monsieur le Conservateur, Monsieur Hue.

Les Amis de Panaït Istrati, qui se sont réunis à Paris le vendredi 20 avril, ont été unanimes pour que je remercie, au nom de tous, ceux qui ont contribué, du côté roumain, à doter notre association d'un tel outil de diffusion de la vie et de l'œuvre du grand écrivain roumain-français Panaït Istrati.

Cette exposition sera vivement appréciée des universités, associations culturelles et littéraires, qui nous en ferons la demande.

Artistiquement montée, elle comporte 32 panneaux de grand format. Nous en donnons, ci-après, la nomenclature, due à la traduction de notre infatigable et dévoué ami Alexandre Talex.

M. M.



Panneau I © Titre de l'exposition (ci-dessus) et la photo de Panaït Istrati.

Panneau II L'origine de l'écrivain — sa famille :

- 1) Braïla, la ville de sa naissance
- 2) Pages autobiographiques sur son enfance (fragment de la lettre adressée à Romain Rolland, datée fin mars 1923)
- 3) Panaït Istrati et sa mère, Joitsa Stoïka Istrati
- 4) L'acte de décès de sa mère
- 5) La demande d'Istrati pour transporter la dépouille de sa mère dans une autre tombe
- 6) Le projet d'Istrati d'écrire un roman-évocation «La Mère» (fragment d'une lettre adressée à Romain Rolland)

Panneaux III, III bis, IV © Les années de vagabondage :

- 1) Pages autobiographiques sur ses vagabondages (extraits d'une lettre adressée à Romain Rolland)
- 2) Le Lac Salé (photo d'époque)
- 3) Panaït Istrati et son ami de vagabondage Mikhaïl, Mikhaïlvici Kazanski (photo prise à Alexandrie en Egypte)
- 4) La ville et le port Constantza où il s'embarquait pour Alexandrie en Egypte
- 5) Page manuscrite sur ses vagabondages en Egypte
- 6) Son livret militaire
- 7) L'ordre de dispense militaire
- 8) Vue d'Alexandrie
- 9) Le paquebot «Dacia», avec lequel il partit en Egypte



Panneau V © Panaït Istrati — militant socialiste :

- 1) Pages autobiographiques concernant son activité dans le mouvement ouvrier roumain (fragment de la lettre adressée à Romain Rolland)
- 2) Une réunion du cercle socialiste «La Roumanie Ouvrière» 1908 (photo)
- 3) Panaït Istrati avec quelques camarades socialistes (parmi eux : I.C. Frimu, président du Parti Social-Démocrate Roumain)
- 4) Le journal «La Roumanie Ouvrière» officiel du Parti où Panaït Istrati a eu une intense activité de journaliste (1907 - 1914)

Panneaux VI, VII © La découverte de l'Occident :

- 1) Quelques vues de Paris (1913)
- 2) Correspondance de Paris envoyée par P. Istrati à «La Roumanie Ouvrière» à l'occasion de son premier voyage (fin décembre 1913 — avril 1914)
- 3) Carnet d'identité de Panaït Istrati
- 4) Vue de Braïla, à la veille de la première guerre mondiale

Panneau VIII © La découverte d'autres mondes :

- 1) Itinéraire suisse (suite de photos)
- 2) Pages autobiographiques qui mentionnent son séjour en Suisse (1916 - 1919)
- 3) Passeport pour le séjour de P. Istrati en Suisse

Panneau IX ○ La découverte de Romain Rolland —

- 2) Lettre de Jean Débrit, directeur de «La Feuille», adressée à Istrati et concernant sa première lettre (Genève, le 20 août 1929) à Romain Rolland
- 3) La lettre de Fernand Desprès, de l'Humanité, au sujet de la tentative de suicide de P. Istrati et de sa biographie (lettre adressée à Romain Rolland, en mars 1921)
- 4) La première lettre de P. Istrati (datée le 19/20 mars 1921), réponse à la première lettre de Romain Rolland, écrite le 15 mars 1921
- 5) La première lettre de P. Istrati, écrite à R. Rolland (Genève, le 20 août 1919), adressée à l'Hôtel d'Interlaken et retournée avec la mention «Parti sans laisser d'adresse»
- 6) Coupure de presse concernant la tentative de suicide de P.I.
- 7) Photographie ambulante sur la Promenade des Anglais, après sa sortie de l'hôpital Saint-Roch.

Panneaux X, XI, XII © La naissance d'un écrivain. Son œuvre de début : Kyra Kyralina :

- 1) Le «bureau» de l'écrivain, au sous-sol de la maison du bottier Georges Ionesco, 24 rue du Colisée (photo)
- 2) La lettre de Romain Rolland, concernant ses appréciations après la lecture du manuscrit de «Kyra Kyralina» (fin décembre 1929).
- 3) La réponse de Panaït Istrati
- 4) Attestation de sa condamnation à la «Maison cellulaire» de Nice, pour son activité de photographe ambulant, sans autorisation
- 5) Le portrait de l'écrivain français Romain Rolland
- 6) Photocopie de la revue «Europe» du 15 août 1923, avec la préface de Romain Rolland et la première page de «Kyra Kyralina»
- 7) Lettre de P. Istrati, datée l'Hauttil sur Triel, le 4 septembre 1922 où il écrit son premier manuscrit (408 pages), contenant les récits : L'Oncle Anghel, Sotir, Kir Nicolas et Mikhaïl
- 8) P. Istrati avec quelques amis sur la Promenade des Anglais
- 9) Panaït Istrati lisant «l'Humanité», à côté de son appareil photographique sur la Promenade des Anglais

Panneau XIII © 1) Photographie prise par P. Istrati, dans le quartier grec Karakidi de Braïla

- 2) La ballade populaire de «Kyra Kyralina» (folklore roumain)
- 3) Le volume «Kyra Kyralina», éditions Rieder 1924, le début de l'écrivain P.I.
- 4) Dédicace à son ami braïlois, le coiffeur Nicon Constantinesco

Panneau XIII bis © Oncle Anghel :

- 1) Oncle Dimi, le frère d'Oncle Anghel
- 2) Vue des marais de Braïla
- 3) Le manuscrit du récit «Une nuit dans les marais»
- 4) Lettre de R.R., adressée à Panaït Istrati, concernant «Oncle Anghel»
- 5) La couverture du volume «Oncle Anghel» ; le manuscrit de la confession de P. I., «Pour avoir aimé la terre»

Panneaux XIV, XV © 1) Estampe d'époque représentant un campement des haïdoucs

- 2) Manuscrit du cycle «Les Haïdoucs»
- 3) Le volume paru chez Rieder (1925)
- 4) Lettre de Panaït Istrati à Romain Rolland, dans laquelle il explique son cycle «Les Haïdoucs»
- 5) Un haïdouc (image) ; le volume «Domnitza de Snagov», la deuxième partie du cycle «Les Haïdoucs», paru chez Rieder en 1926 ; une version braïloise d'une ballade haïdouque

Panneaux XVI, XVII © 1) Photo : Panaït Istrati avec un groupe d'écrivains roumains, à l'occasion de son premier retour en Roumanie (automne 1925)

- 2) Le journal de gauche «Facla» (la Torche) où Panaït Istrati a publié quelques articles contre le régime bourgeois
- 3) Photo : P. Istrati, avec quelques amis roumains et J. Rosenthal le directeur des journaux démocratiques «Dimineata» et «Adevanul» (Le Matin et La Vérité)
- 4) Lettre de l'écrivain Mikhaïl Sadoveanu, adressée à P. Istrati
- 5) La revue «Lumea» (Le Monde) de Jassy — numéro dédié à P.I.
- 6) Vue panoramique de Ceahlau, dans les monts Carpathes où P. Istrati a fait une promenade en compagnie de l'écrivain Sadoveanu
- 7) Le Théâtre National de Jassy, où a été annoncé un «festival artistique», avec la participation de P. Istrati. Persécuté par la police roumaine, Istrati quitte le pays, sans participer à cette manifestation artistique

Panneaux XVIII © La deuxième étape de sa création : Codine, Mikhaïl, Nerrantsoula :
XIX

- 1) Un portrait de l'écrivain en ce temps là
- 2) Lettre de P.I. à Romain Rolland, concernant «Codine»
- 3) Lettre de Romain Rolland à Panaït Istrati
- 4) Une page du manuscrit «Mikhaïl»
- 5) La banlieue Braïloise de Comorofca, où se passe l'action du récit de «Codine»
- 6) Manuscrit de «Nerrantsoula» : la page avec le fameux refrain de la mélodie populaire grecque
- 7) Lettre de Romain Rolland concernant «Nerrantsoula»
- 8) Les éditions originales de «Mikhaïl» et «Nerrantsoula», parues chez Rieder dans la collection «Prosateurs Français Contemporains»

Panneaux XX © Les Chardons du Baragan :
XXI

- 1) Photo : Panaït Istrati et Nikos Kazantzaki, au pied de l'Acropole
- 2) La première page du manuscrit «Les Chardons du Baragan»
- 3) Compte-rendu sur «Les Chardons du Baragan», paru dans «La Feuille d'Avis»
- 4) L'opinion de Romain Rolland sur ce livre
- 5) Vue de Baragan et de ses chardons
- 6) Dessin du peintre N. Vermont, représentant la sanglante répression de la révolte paysanne de 1907

Panneaux XXII © La greve des mineurs de Lupeni
XXIII

- 1) La série des reportages publiés par P.I. dans le quotidien «Lupta» (la Lutte), Bucarest 1929 et dans lesquels il a dénoncé la sanglante répression de la réaction roumaine
- 2) Photo de l'écrivain avec les veuves des mineurs de Lupeni
- 3) Lettre adressée à R. Rolland, concernant son récit sur son enquête à Lupeni
- 4) P. Istrati «rouvre de Horica», héros de la révolte paysanne de la Transylvanie
- 5) Suite de photos : itinéraire de l'écrivain dans la région de Lupeni

Panneaux XXIV © Son retour définitif en Roumanie. La troisième étape de sa création :
XXV

- 1) Le manuscrit de «Tsatsa Minnka» (version roumaine, fait par l'auteur) paru à la maison d'édition «Eminesco»
- 2) «Le pêcheur d'éponges» aux Éditions Rieder, Paris (1930)
- 3) Le manuscrit original de «Tsatsa Minnka», tapé et annoté par l'auteur
- 4) Les illustrations de Henri Boissonas pour «Tsatsa Minnka» édition de luxe, paru aux Éditions Mornay
- 5) Lettre de P. Istrati, adressée à son ami roumain Romulus Cioflec, concernant sa décision de quitter l'occident et de s'établir en Roumanie
- 6) P. Istrati avec un groupe d'écrivains roumains
- 7) La lettre de M. Sadoveano, concernant la décision prise par Istrati, de s'établir à Braïla (1930) ;
- 8) Le manuscrit original et l'édition française de «La Famille Perlmutter»
- 9) Istrati chez sa parenté à Baldovinesti
- 10) Avec ses amis à Braïla

Panneaux XXVI © Les dernières années de vie, les derniers écrits :
XXVII

- 1) La lettre de François Mauriac adressée à P. Istrati (1933)
- 2) Lettre de Romain Rolland : ses appréciations sur le cycle «La vie d'Adrien Zograffi»
- 3) Photo : P. Istrati en marchant
- 4) Lettre à Nikos Kazantzaki
- 5) L'écrivain avec son oncle Dimi, à l'aire de battage du blé
- 6) Le manuscrit français du «Bureau de placement»
- 7) P. Istrati au Monastère Neamtz (l'été de 1932 à mars 1933) où il a soigné sa santé
- 8) Lettre de P. Istrati sur l'écho de «la Maison Thuringer» dans la presse roumaine (le quotidien «Dimineata» – Le Matin)

Panneaux XXVII ©1) Panaït Istrati à Nice, avec la femme du Dr Gillard (photo)
XXIX, XXX

- 2) Le manuscrit de l'évocation « Il y a onze ans à St-Malo », paru dans la revue « Marianne » (le 15 août 1934)
- 3) Avec son amie Yvonne, à Dauville
- 4) Les manuscrits originaux des livres « Méditerranée, le lever » et « le coucher du soleil »
- 5) L'écrivain à la tombe de Chateaubriand (St-Malo)
- 6) Lettre de Nice, adressée à son ami braillois, le coiffeur Nicon Constantinesco
- 7) L'écrivain avec sa femme Margareta (née Izesco)
- 8) Les funérailles de l'écrivain (Bucarest, 16-18 avril 1935)

Panneaux XXXI © Auteur roumain, l'universalité de son œuvre :
XXXII

- 1) Le portrait de Panaït Istrati – ses œuvres éditées en Roumanie
- 2) Quelques images sur la genèse de son œuvre
- 3) Monographies sur la vie et l'œuvre de Panaït Istrati
- 4) L'œuvre de Panaït Istrati dans l'actualité littéraire roumaine et universelle.



Le RETENTISSEMENT de notre COLLOQUE

dans la PATRIE de PANAIT ISTRATI

La presse littéraire roumaine a poursuivi avec beaucoup d'intérêt les travaux du « Colloque international Panaït Istrati », organisé à Nice (13-14 novembre 1978), sous le patronage de l'Université locale.

Les revues « LA ROUMANIE LITTÉRAIRE » et « L'HYPERION » de Bucarest et « LA TRIBUNE » de Cluj, ont publié de nombreuses notes sur le programme du colloque, les participants et les titres des communications soutenues.

Radio-Bucarest (l'émetteur sur ondes courtes) a diffusé au début de décembre passé, un reportage sur cette manifestation de même que l'interview de Marcel Mermoz par Marilène Rotaru qui a accompagné la délégation roumaine à Nice.

Un bel article-commentaire a été écrit par Monsieur Pompiliu Marcea, professeur à l'Université de Bucarest, participant au colloque avec sa communication « Les récits de Panaït Istrati ». L'article met en évidence le rôle organisateur de notre association, son initiative soutenue par les services culturels français et roumains. Après avoir évoqué quelques aspects de cette manifestation, il insiste sur la signification du colloque, l'art de conteur de Panaït Istrati et la valeur de son œuvre.

Nous reproduisons intégralement cet article, paru dans « La Roumanie Littéraire », numéro 49 du 7 décembre 1978, traduit en français par notre amie Hélène Guillermond.



La coutume de commencer un article relatif à une manifestation culturelle par la description du lieu où se passe l'évènement, c'est-à-dire par une sorte de «littérisation» (faire de la littérature avec n.d.t.) des faits, coutume devenue presque un protocole sacré, prend, lorsqu'il s'agit de Nice, le caractère d'une agréable obligation qui, non assumée eût été imaginée. Car, en cette mi-novembre, alors que l'avion Bucarest-Paris subit un retard dû au brouillard qui recouvre les deux métropoles, une fois arrivé à Nice, on trouve une toute autre atmosphère climatique où la température diurne monte à 25 degrés et les citrons et oranges commencent à mûrir dans les parcs gardés par de majestueux palmiers à l'allure de gigantesques ombrelles frangées.

Dans cette ville de la Côte d'Azur, d'une invraisemblable beauté, chaude et calme, où la vie semble un privilège, a eu lieu, il y a presque six décennies, un fait sensationnel avec des suites imprévisibles pour la littérature européenne : un photographe de 37 ans, désespéré de n'avoir pas pu trouver une raison de vivre après avoir essayé toutes sortes de métiers, tenta de se suicider sur la fameuse Promenade des Anglais.

Il fut sauvé in extremis, mais dans sa poche on trouva une lettre de 13 pages adressée à Romain Rolland. La lettre fut expédiée à son destinataire et celui-ci eut le sentiment que celui qui la lui envoyait avait du génie. Romain Rolland écrit : «Je lus et je fus saisi du tumulte de génie. Un vent brûlant sur la plaine. C'était la confession d'un nouveau Gorki des pays balkaniques».

On a compris que celui qui voulut se suicider n'était autre que notre compatriote Panaït Istrati. On a également compris que l'incident équivalait à la naissance d'un écrivain exceptionnel salué, deux ans plus tard, lorsqu'il commence à publier dans «Europe», dans «les Nouvelles Littéraires», comme «l'un des plus grands conteurs du monde». Depuis lors, le destin de Panaït Istrati, dont l'œuvre était publiée par la maison d'Édition parisienne «Rieder», a connu si non une ascension permanente, du moins un intérêt hors du commun.

Et Nice, la ville qui a eu la chance d'attacher son nom à celui d'un grand écrivain de notre siècle, a organisé, entre le 13 et le 15 novembre, le premier colloque international sur Panaït Istrati et les écrivains français.

Le colloque fut le fait de l'initiative de l'association «les Amis de Panaït Istrati» dont le Président, l'excellent journaliste et homme de culture Marcel Mermoz a également dirigé les travaux du colloque avec beaucoup de distinction, compréhension et finesse.

Le fait que l'Université de Nice se soit offerte comme hôte de l'évènement et que le secrétariat du colloque ait été assuré par le Professeur André Daspre, directeur du département des Langues et Littératures modernes de l'Université, auteur de livres bien connus d'Histoire et de Critique littéraire, constitue un éloquent témoignage de l'attention qui lui fut accordée.



« Ami vaincu par la solitude, où que tu te trouves dans le monde, ressaisis-toi et sois grand comme la joie, comme la douleur devant l'inconnu qui t'offre promptement son cœur, ne marchande pas ces trésors que tu caches au trésor qui t'est offert ! Quelques soient les orages qui aient pu dévaster les espérances, sois confiant, crois toujours à la propre chaleur de ton âme et ne la refuse jamais à l'assoiffé qui la mendie »...

PANAÏT ISTRATI.





De même, le fait que la délégation roumaine ait été reçue, au début et à la fin du colloque, au rectorat de l'Université de Nice où le doyen de la Faculté des Lettres et Sciences humaines, le Professeur Christine Martineau, parlant des excellentes relations roumano-françaises a évoqué en des termes pleins d'estime la visite «historique» du Président Nicolae Ceausescu à cette Université à l'occasion de laquelle lui fut accordé le titre de Docteur «Honoris Causa».

Les travaux du colloque ont duré deux jours complets ; dix communications furent présentées et le nombre des participants aux discussions a été le double. Nous donnons le titre des communications : La correspondance entre Panaït Istrati et Jean-Richard Bloch, les relations de Panaït Istrati avec les écrivains français, Panaït Istrati écrivain autodidacte, Panaït Istrati et Horowitz, Panaït Istrati et Jack Kerouac, la Méditerranée de Panaït Istrati, le sentiment du temps chez Panaït Istrati, Panaït Istrati et Jean-Jacques Rousseau, l'amitié Panaït Istrati – Romain Rolland, l'art littéraire de Panaït Istrati.

L'esprit des débats de ce premier colloque international s'est déroulé sous le signe d'une grande, émouvante estime pour l'auteur de Chira Chiralina, Codina, car — nous nous en sommes rendu compte avec fierté — à Nice, il existe un intérêt qui atteint les limites du culte. Il ne faut pas oublier qu'ici existe l'association «les Amis de Panaït Istrati» fondée en 1969 par Édouard Raydon, association qui édite trimestriellement depuis 1975, les Cahiers des Amis de Panaït Istrati qui ont atteint, aujourd'hui, le 14^{ème} numéro (2), publication à laquelle collaborent des écrivains, journalistes, critiques et historiens littéraires du monde entier, qui peuvent apporter une contribution à l'étude de la vie et de l'œuvre d'Istrati.

La revue a, par ailleurs, en partie, le caractère d'un bulletin où est consignée la diffusion de l'œuvre istratienne sur le plan universel, où l'on fait des résumés ou imprime des extraits, où l'on reproduit des études d'exégèse de l'œuvre, et où sont publiées aussi des pages inédites de l'œuvre, correspondance, etc...

Nous nous demandons combien d'écrivains français jouissent d'une telle attention (seuls, Proust, Valéry et Gide à notre connaissance). (Nous notons à regret que la parution des Cahiers d'Eminescu s'est arrêtée il y a quelques années).

La bibliothèque de l'Université de Nice a été créé un centre de documentation Panaït Istrati; dans deux villes de la Méditerranée, il existe une rue qui porte le nom du grand prosateur. Soit dit en passant, nous constatons qu'à Braila — autant que je le sache — il n'existe pas de rue Panaït Istrati, ce qui affermit la conviction que j'ai déjà exprimée ailleurs, que nous ne connaissons pas suffisamment nos propres valeurs. Car, ainsi qu'on le sait, l'univers physique et humain, de même que la spiritualité de l'œuvre d'Istrati sont roumains, l'auteur de «Oncl' Anghel» étant un écrivain franco-roumain» selon l'avis exprimé également à ce colloque où les orateurs français employaient la formule «notre Panaït Istrati et votre Panaït Istrati», parfaitement légitime.

Revenant au déroulement du colloque et anticipant (les communications et les débats seront publiés intégralement dans «les Cahiers»), il y a lieu de noter, tout d'abord, le large éventail des problèmes concernant la personnalité humaine et artistique de Panaït Istrati. Un intérêt tout particulier et une adhésion intégrale a éveillé la communication de Al. Oprea (bien connu à Nice par sa monographie), sur les affinités spirituelles entre Istrati et Jean-Jacques Rousseau, les deux écrivains ayant la commune idée de liberté naturelle, non limitée par les conventions, condition de l'intégrité morale de l'homme et de sa libre manifestation.

Une autre étude comparative solide, basée sur la constatation d'une certaine concordance des tempéraments de même que sur le plan artistique entre Istrati et Jack Kerouac, fut présentée par le Professeur Jean Hormière de Marseille.

Traitant de Panaït Istrati en tant qu'écrivain autodidacte, l'écrivain Sarah Lichnevsky, de Nice, a relevé les mérites exceptionnels de l'auteur des Haidoucs qui, apprenant la langue française par la lecture à l'aide du dictionnaire des classiques français, a réussi à introduire un nouveau souffle «revitalisant», un nouveau système de métaphores dans la langue littéraire française.



* 2 — Au moment où nous transcrivons cet article dans ce quatorzième numéro de nos Cahiers, il ne faut pas oublier que de 1965 à 1975, sous l'impulsion d'Édouard Raydon, notre association a diffusé 18 numéros de l'ancienne série. Cette ancienne série est malheureusement épuisée. Nous reprendrons, dans la nouvelle série, les inédits et les lettres de Panaït Istrati qui abondent dans ces 18 premiers numéros.



La communication d'Alexandre Talex sur l'amitié de Panaït Istrati avec Romain Rolland, a suscité un grand intérêt par la densité des textes présentés. Signalons qu'Alexandre Talex, de concert avec Al. Oprea et avec le concours de Madame Romain Rolland, prépare pour la maison d'Édition parisienne «Albin Michel», un volume complet de la correspondance entre les deux écrivains.

Le même caractère de contributions biographiques, et surtout par les riches références aux rapports de Panaït Istrati avec Rolland, Jean-Richard Bloch, ont eu les communications de Pierre Desmarais et Daniel Lerault ; et parmi les interventions dans les débats, nous mentionnons, en tout premier rang, celles du Professeur Jean Albertini, le plus connu des éditeurs de Romain Rolland. Alors que le Professeur David Seidemann, de l'Université de Tel-Aviv, s'est occupé d'un problème plus spécial, celui des rapports entre Panaït Istrati et Isaac Harowitch (celui qui a écrit «jour, et nuit» avec Panaït Istrati) (Tag und Nacht mit Panaït Istrati).

J'ai maintes fois prouvé que le grand intérêt du public français pour l'œuvre de Panaït Istrati était dû exclusivement au paysage pittoresque, exotique et le langage fruste. Quelque chose de semblable à l'intérêt de Matisse pour «la blouse roumaine». Il est évident que, sans toutefois les négliger, ces côtés ne sont pourtant pas déterminants du moment que l'intérêt continue près de six décennies après le début de la publication de l'œuvre. D'habitude, l'intérêt pour le pittoresque a le sort des éphémérides. Il s'agit, pensons-nous, d'importantes dimensions axiologiques où entre la spiritualité spécifique d'une autre atmosphère humaine, avec ses valeurs propres, comparables, néanmoins, sur le plan absolu aux valeurs de n'importe quel autre espèce de véritable culture et qui peut éveiller, justement à cause de cela, un intérêt confraternel.

Le premier colloque international Panaït Istrati a suscité un large écho, le journal «Nice-Matin» en ayant publié le compte-rendu. C'est également par la voie de la presse que le public a été informé du pèlerinage que les participants ont fait au parc Albert 1er, sur la Promenade des Anglais, là où, en 1921, le 3 janvier, Panaït Istrati avait essayé de se suicider.

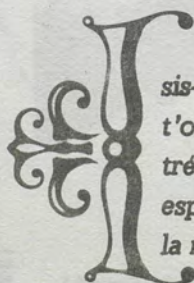
Arrivé au lieu désigné, j'ai été témoin de certains gestes absolument impressionnants, tel celui-ci : un homme âgé, médecin (son nom, si je l'ai bien retenu, était Leroy), était venu avec le premier tome des quatre édités par «Gallimard» afin d'obtenir un autographe de Madame Margareta Istrati. J'ai bavardé avec cet homme qui, apprenant que j'étais de Roumanie, m'a confessé quelques faits émouvants : il a connu la Roumanie à travers Panaït Istrati dont l'œuvre lui paraît «fascinante». Puis, il a suivi son destin, il lit tout ce qui s'écrit sur lui, car l'homme lui semble «extraordinaire» tout comme l'écrivain. L'affection pour Panaït Istrati s'est muée en affection pour la Roumanie, qu'il a visitée souvent dans un enchantement chaque fois renouvelé. La politique de notre pays et la personnalité de son président lui étaient bien connues. Je me suis rendu compte, alors, une fois de plus, du rôle bénéfique de l'art dans les rapports spirituels entre les hommes et entre les pays.

Nous quittons Nice après deux jours de discussions, de conversations sous le signe de Panaït Istrati, avec le sentiment, tonique, que la magnifique ville de la Méditerranée aura toujours dans un recoin de son âme une place pour la Roumanie.

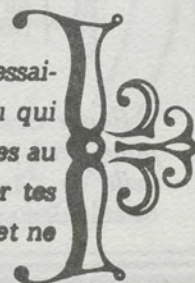
POMPILIU MARCEA

„România literară“

Săptămânal de literatură și artă editat de Uniunea Scriitorilor din Republica Socialistă România
Director: GEORGE IVAȘCU



• *«Mi vaincu par la solitude, où que tu te trouves dans le monde, ressais-toi et sois grand comme la joie, comme la douleur devant l'inconnu qui t'offre promptement son cœur, ne marchandes pas ces trésors que tu caches au trésor qui t'est offert ! Quels que soient les orages qui aient pu dévaster tes espérances, sois confiant, crois toujours à la propre chaleur de ton âme et ne la refuse jamais à l'assoiffé qui la mendie...».*



LES OEUVRES DE NOS AMIS

ROGER GRENIER

Un air de famille



Le but secret de tout récit est de mettre au jour quelques thèmes, notre mythologie. Ici, le chemin est inverse. On part des thèmes pour aboutir à une sorte de récit. Ces points de départ sont une ville d'eaux et sa légende; la nuit, continent dont chacun de nous, dès l'enfance, doit faire la conquête, les singularités des amours dans une famille; l'exploration de Paris, à la recherche du moindre vestige d'un passé mal connu. Et aussi la façon dont la musique s'entremêle à la vie.

Cent romans jaillissent de ces sources, une histoire en appelle une autre, une foule de personnages retrouve vie, surgissant du passé ou du rêve. Car il serait vain, quand il s'agit de notre sensibilité personnelle, de distinguer le réel et l'imaginaire. Et de même que, dans ce livre, littérature et musique se confondent, ce qui compte, c'est l'« air de famille » qui chante en nous et donne une unité à tout ce que nous aimons.

★
UN air de famille rassemble les cinq parties du livre qui porte ce titre. Livre que j'aurais qualifié de « délicieux » ou de « charmant », si ces adjectifs affaiblis par l'usage n'avaient presque complètement perdu le sens très vigoureux qu'ils avaient au XVII^e siècle : dispensateur d'un plaisir qui ravit et d'un charme qui ensorcelle. Je l'ai lu d'une traite; prisonnier de ce charme ensorceleur que je voudrais bien analyser, maintenant que j'ai terminé ma lecture ; mais c'est difficile, parce que les bons livres ont leur façon à eux de résister à l'examen, de ne pas se laisser mettre en formules. N'allez pas croire que, s'ils résistent ainsi à la critique réductrice, c'est parce qu'ils sont abscons, ésotériques. Non. Ce serait plutôt le contraire.

Jean-Louis Curtis

Roger Grenier a reçu le Prix Fémina en 1972 pour *Ciné-Roman* et le Grand Prix de la Nouvelle de l'Académie française en 1975 pour *Le Miroir des eaux*.

★
● Une petite musique de nuit captée aux sources du passé.

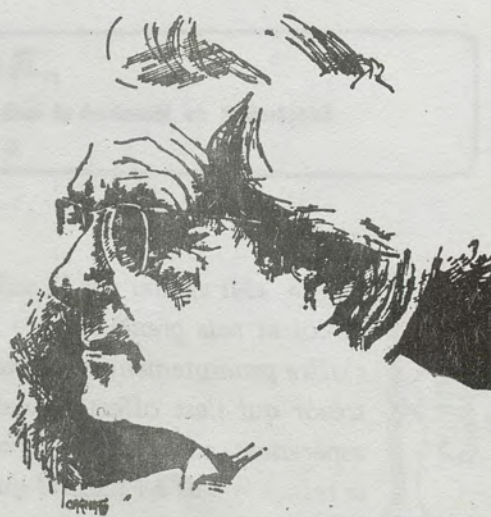
LORSQUE vous ouvrez un livre et que, dès les premières pages quelque chose vous déchire le cœur, une voix ou seulement un soupir porteur de mots si simples, si quotidiens qu'il vous semble les prononcer vous-même, lorsque la parole d'autrui se fond à la vôtre et que la mémoire d'un inconnu vous habite, ne cherchez pas le nom de l'auteur, vous êtes chez Roger Grenier. Du *Rôle d'accusé* au *Miroir des eaux*, en passant par *le Silence* et *le Palais d'hiver*, toute son œuvre, douze romans et recueils de nouvelles, s'enfonce entre chien et loup, entre chair et cuir, cueillant parfois en chemin quelques lauriers littéraires, comme le Fémina, qui couronna *Ciné-Roman*. Mais les consécractions glissent sur elle, sa transparence se dérobe aux étiquettes, sa mélodie ne résonne qu'en sourdine, au creux de l'oreille. Ainsi *l'Air de famille*, récit dernier né, s'insinue en nous avec tant de discrétion que l'émotion qu'il provoque étonne par son intensité. Pourquoi, en quoi, ces souvenirs nous concernent-ils ?

Mystère. Qui dira pourquoi Mozart fait pleurer ? Voici que nous adoptons une enfance étrangère, au grand complet, avec ses fantômes, ses paysages, ses joies, pleurs et regrets.

GABRIELLE ROLIN.

★ UN AIR DE FAMILLE, de Roger Grenier, éditions Gallimard, 249 p., 45 F.

(Le Monde)



(Dessin de Cagnat.)

LES LIVRES DE NOS AMIS



Charles-Auguste
BONTEMPS

MARGINALES

Soixante-cinq années de poésie

illustrée par

ALINE AUROUET

Introduction (posthume) de

HENRY DE MADAILLAN

CH.-AUG. BONTEMPS

ESSAIS

L'Individualisme social :

1. Le Démocrate devant l'Autorité	10,00
2. L'Homme et la Liberté	20,00
3. L'Homme et la Race	10,00
4. L'Homme et la Propriété	10,00
5. L'Anarchisme et le Réel. Essai d'un rationalisme libertaire	(Epuisé)

Illustré de huit portraits par Aline Aurouet.

6. Résumé et Commentaires	4,00
La Femme et la Sexualité. De la préhistoire à nos jours	20,00
Miroir d'hommes. Notes sous un angle d'individualisme social	25,00
Pro Amicis. Notes biographiques et correctives avec trois portraits et une préface par Aline Aurouet	10,00
Carré d'As et Oraisons	2,00

CONFERENCES

Eloge de l'Egoïsme (suivi de poèmes). Disque 33 tours ..	20,00
L'Homme devant l'Eglise (Controverses)	(Epuisé)
Nudisme (Pourquoi. Comment)	(Epuisé)
Polyandrie et Prostitution	(Epuisé)
La Croyance en Dieu (Controverses)	(Epuisé)

LITTÉRATURE

Marginales. Poésies préfacées par Henry de Madailan avec 15 dessins par Aline Aurouet	50,00
Paganes (chansons)	12,00
Musique de Germaine Bontemps Album illustré de 22 dessins par Aline Aurouet.	
Félix de la Forêt (récit illustré par Aline Aurouet)	10,00
Trois contes pour les enfants	(Epuisés)

Envoi franco aux prix indiqués contre chèque barré ou
C.C.P. Paris 787-88 les cahiers francs, 4, rue Gustave-Rouanet,
75018 PARIS. Tél. 264-42-38.

Philosophe de l'anarchisme, au-
teur notamment de larges études
comme *L'Homme et la race*, *L'Hom-
me et la propriété*, *le Démocrate
devant l'autorité*, et tant d'autres ;
orateur du Club du Faubourg de-
puis les débuts, Charles-Auguste
Bontemps est en outre un poète
de talent, ce qui ne le dépeint
pas exactement, car, en plus du
talent, il a l'inspiration, la no-
blesse et cette lumière du cœur
qui caractérisent les vrais poètes.

C'est une somme qu'il publie
cette fois, sous le titre *Marginales*,
un recueil de 318 pages où sont
consignées « soixante-cinq années
de poésie » — et de poésie illus-
trée par Aline Aurouet : les deux
noms sont inséparables, comme
sont indissociables dans leur har-
monie profonde les vers non pas
intégralement libres mais librement
maîtrisés de Charles-Auguste, et
les dessins naturalistes, écologiques,
chlorophylliens, d'Aline, à la pointe
aussi déliée que la poésie dont
elle est comme l'écho visuel.

Citons seulement les deux ter-
cets consacrés à Jaurès :

Il fut le doute ardent que hante
[l'absolu,
Mais dans le temple humain
[l'amour l'avait élu,
Il fut la certitude, et la force,
[et le verbe.

La mort n'a pas vaincu le géant
[foudroyé,

Il nous laisse anxieux d'un hori-
[zon superbe
Et pour le poids du sang le
[vieux monde a ploiyé.

Cet hommage du philosophe de
l'individualisme social au leader
socialiste assassiné en 1914 est
un témoignage d'éclectisme.

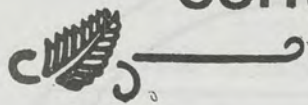
Bernard LANZA.

"ESPOIR" (TOULOUSE)
MAY 1945

roger dadoun



cent fleurs
pour
wilhelm reich



« Petite Bibliothèque Payot »

Paroles de Reich, tant de fois portées en exergue : « L'amour, le travail et la connaissance sont les sources de notre vie. Ils doivent aussi la gouverner. » Amour nomme, sans nul doute, un sentiment universel d'attachement ; mais, en toute simplicité, il désigne l'activité sexuelle, effective ou rêvée ; Reich recueille, de Freud et de la révolution psychanalytique, La position de Reich est à inscrire dans le sillage d'un Nietzsche et d'un Péguy, autres penseurs de la simplicité — d'un Péguy qui, au début du siècle, démasquait « ces savants suffisants et... suffis », « êtres sans culture... sans beauté sans nature sans feuille et sans fleur », « êtres rabougris condamnés morts », « hommes scientifiques scientifiquement obturés », dont « les systèmes de langage », « les appareils de défense », transformant la science en « un immense cul-de-sac de toutes parts ». Prenant à revers disciplines et légalismes de la connaissance, Reich s'adresse au « petit homme », qu'il soit professeur de biologie ou d'astronomie ou simple « new-yorkais habitant la 32^e rue », à tous les « êtres humains cherchant à savoir et se demandant d'où ils viennent et pourquoi ils sont là » — et il déploie devant eux « les vastes étendues de la prairie ».

Chacun des termes posés par Reich dans sa célèbre citation ouvre une problématique originale et nécessaire. L'amour pose les problèmes de la nature et du rôle de la sexualité dans le corps en tant qu'organes, appareils et protoplasme, dans la société en tant qu'institutions (mariage, école) et individus (femme, enfant, chef, etc.), dans le monde en tant qu'espace et objets (sublimations esthétiques, création poétique, fétichismes, substituts). Le travail engage l'enquête sur les déterminismes de la subsistance matérielle et de l'activité productrice de l'homme, sa place dans le processus économique, la hiérarchie sociale, la domination politique et culturelle. La connaissance porte l'interrogation au cœur de la science en tant que modèle prestigieux du savoir.

Aussi lucide et passionné soit-il dans sa dénonciation d'une société répressive et totalitaire, de la peste émotionnelle et des Modjus, Reich, finalement, est encore loin du compte. Quand il écrit dans *La révolution sexuelle* que « les individus vivent tournés vers la mort », il n'imaginait pas ce que serait le mortel tournant stalinien de l'histoire ; ce que serait le gigantesque dénombrement de morts opéré par Alexandre Soljénitsyne dans *L'Archipel du Goulag* ; ce que serait cet effarant réseau de « canalisations » courant sur toute la terre soviétique pour pousser vers les camps de la mort les flots intarissables de zeks — zlk, abréviation de zaklioutchouny, détenu — rassis en tout lieu, à tout moment, à tout âge, dans toute condition ; « qui dit loi dit crime », écrit Soljénitsyne en présentant « le grand, le puissant, l'abondant, le ramifié, le diversifié, l'omni-rassant article 58 qui englobe le monde entier », ce que serait l'administration — Goulag, abréviation de Glavnoïe oupravlénie lagueréi, Administration

centrale des camps — et la pratique quotidienne et routinière de l'anti-vie dans ces camps « inventés pour exterminer ».

Comment on extermine, en quelques dizaines d'années, et tandis que l'univers chante la gloire du paradis socialiste, quelque soixante-six millions d'êtres humains, chiffre non contesté, Soljénitsyne l'écrit dans *L'Archipel* — Texte désormais premier dans toute approche de la réalité contemporaine. Contre les « Organes » de la police, contre la Loi-crime défendue par la violence, la délation et la soumission, contre le Despote « mangeur d'hommes » qui peut s'appeler Staline, ou l'Appareil, ou le Parti, ou n'avoir pas de visage, contre la Complicité compacte et cuirassée des silences, des obéissances et des indulgences, Soljénitsyne ne dispose que d'une seule arme, celle-là même que brandissait Reich — l'arme de la vérité :

« car la violence, dit Soljénitsyne, ne peut s'abriter derrière rien d'autre que le mensonge. Et le mensonge ne peut se maintenir que par la violence... Et c'est là justement que se trouve, négligée par nous, mais si simple, si accessible, la clef de notre libération : LE REFUS DE PARTICIPER PERSONNELLEMENT AU MENSONGE ! Qu'importe si le mensonge recouvre tout, s'il devient maître de tout, mais soyons intraitables au moins sur ce point : qu'il ne le devienne pas PAR MOI ! »

Soljénitsyne reconnaît qu'il aurait été peut-être possible de tenter autre chose : réagir, sortir des maisons, aller dans la rue, cogner sur les assassins, hurler au crime. Encore fallait-il le désirer : « ce qui nous a fait défaut, dit-il en un langage reichien, c'est l'amour de la liberté... Nous nous sommes épuisés en une explosion unique et effrénée, en 1917, pour nous HATER ensuite de faire notre soumission, pour trouver du PLAISIR à être sounnis. »

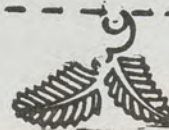


Crier, écrit aussi Nadejda Mandelstam, il faut crier — au moins pour se faire entendre des « enfants de salauds qui se bouchent les oreilles et ferment les yeux ». Dans son livre de souvenirs *Contre tout espoir*, livre rayonnant d'une énergie, d'une lucidité et d'une joie de vivre qui semblent être exemplaires d'une écriture de l'économie sexuelle, Nadejda décrit l'univers soviétique « pestiféré » sur lequel se détache la figure du poète Ossip Mandelstam, son mari, mort dans un camp d'extermination.



Que les derniers mots, toujours, restent aux zeks, aux millions enlacés dans la mort et abîmés dans un des plus lourds silences de l'histoire ; les derniers mots à Nadejda Mandelstam, porte-cri ; à toi, petite mère, Amande d'Espérance, les derniers mots — pour un nouveau cri qui soit interminable :

« Je me suis souvent demandé s'il fallait hurler lorsqu'on était battu et piétiné à coups de bottes. Ne valait-il pas mieux se figer dans un orgueil diabolique et répondre à ses bourreaux par un silence méprisant ? Et je décidai qu'il fallait hurler. Dans ce misérable hurlement, que l'on entend parfois jusque dans les cellules presque insonorisées, venu on ne sait d'où, sont concentrés les derniers restes de la dignité humaine et de la foi en la vie. Par ce hurlement, l'homme laisse sa trace sur terre, et fait savoir aux autres hommes comment il a vécu et comment il est mort. En hurlant, il défend son droit à la vie, il envoie un message à l'extérieur, il réclame aide et résistance. Quand il ne reste rien d'autre, il faut hurler. Le silence est un véritable crime contre l'espèce humaine. »



Roger Dadoun



Le prix des Ecrivains croyants 1979 à Jean-Marie Domenach

L'Association des Ecrivains croyants d'expression française fondée à Lyon, il y a trois ans et que préside M. Olivier Clément, théologien orthodoxe bien connu, vient de décerner son premier prix des « Ecrivains croyants 1979 » à Jean-Marie Domenach pour son livre : « Ce que je crois » (Editions Grasset) ainsi que pour l'ensemble de son œuvre et notamment : « Le retour du tragique » (Seuil), « Le Sauvage et l'Ordinateur » (Seuil).

On sait que Jean-Marie Domenach n'a cessé de mener, dans les circonstances tragiques de notre siècle, un combat toujours nouveau pour l'homme dans toutes ses dimensions. Pour l'homme enraciné à la fois en pleine terre et en plein ciel.

Pour lui, comme pour Emmanuel Mounier, son maître, Berdiaev et Peguy, l'homme est une personne qui échappe à toute réduction idéologique ou productiviste par

ce qu'elle est créée à l'image de Dieu et donc ouverte sur l'infini...

Dans ce « combat » pour la véritable justice, les écrivains croyants (chrétiens, juifs, musulmans) de l'Association se sont reconnus et... accordés, pour décerner à Domenach leur premier prix.

Né à Lyon en 1922, Jean-Marie Domenach a fait des études de lettres et de philosophie qui ont été interrompues par l'Occupation et son entrée dans la Résistance. En 1941-1942, il collabore aux « Cahiers de notre Jeunesse », revue des Chrétiens anti-nazistes. Il devait aussi organiser la Résistance des étudiants de l'Université de Lyon avec son ami Gilbert Dru, fusillé par les Allemands.

En août 1943, il entrait dans le Maquis du Vercors et participait à l'instruction des F.F.I. groupés dans les Alpes.

Après la Libération, à l'Etat-Major

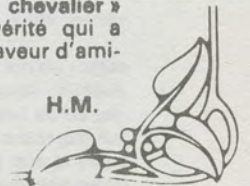
de Lyon, il dirigea la revue des Forces Françaises de l'Intérieur : « Aux Armes ».

Emmanuel Mounier lui confia alors le secrétariat de la revue « Esprit » dont il devait devenir directeur jusqu'en 1976 pour prendre ensuite le contrôle et la direction des enquêtes au Centre de Formation des Journalistes, à Paris. Jean-Marie Domenach est également directeur des Collections aux Editions du Seuil.

Par son titre récent : « Ce que je crois » comme par ses œuvres antérieures, Jean-Marie Domenach apparaît comme un des maîtres d'une génération qui, dans son désarroi, s'est trop souvent vue ou sentie abandonnée.

Son style dru, tendu, impitoyable, est celui d'un « bon chevalier » de la vérité. Une vérité qui a visage d'homme et saveur d'amitié.

H.M.



le feuillet
en vol

PAGES OUBLIÉES

Panaït Istrati sur « Emile Zola et la nouvelle génération »

En 1929, la revue « Monde » (dirigée par Henri Barbusse) lançait une enquête : Emile Zola et la nouvelle génération. La rédaction a demandé, entre autres, à Panaït Istrati son opinion, publiée dans cette revue le 9 février 1929.

La réponse de Panaït Istrati est très intéressante et mérite d'être connue aujourd'hui, parce qu'elle garde son actualité quant au rôle de l'Art et des artistes dans la société de nos jours.

Voilà ce texte, écrit il y a 48 ans, et qui nous démontre la capacité de notre grand ami, d'avoir tourné une fois de plus son visage « vers ce qui sera demain ». Il nous parle donc en contemporain :

« Zola a nourri mon adolescence, plus que ne l'a fait Tolstoï (et Balzac autant que Dostoïevski). Aussi, l'auteur de Germinal reste, à mes yeux, l'écrivain qui a le mieux connu les travailleurs ou le peuple, et qui s'en est le plus inspiré.

« Néanmoins, je ne conçois pas un Zola moderne.

« Nous vivons une époque de vitesse et d'avidité matérialiste. L'écrivain bâcle son travail et le lecteur sa lecture.

« Tout le monde manque de temps. Puis, il y a le cinéma, la radio, les sports. Cela signifie la mort de la foi. Nous nous enfonçons, de plus en plus, dans une époque de jouissances faciles, où la personnalité de l'écrivain, celle du lecteur, et même celle du peuple, — surtout des peuples occidentaux —, s'effacent, se ramolissent et se laissent entraîner par une irrésistible commercialisation des sentiments et des croyances.

« Le populisme ? Une mode. Une de plus.

« Or, justement aujourd'hui, il nous faudrait à tous beaucoup de sincérité, de désintéressement et d'héroïsme, si nous voulons nous tirer du matérialisme abject dans lequel nous nous engouffrons.

« Non ! le peuple n'a pas besoin d'écrivains, et pour ceux-ci le peuple n'est qu'un prétexte, mais l'humanité qui souffre a besoin d'hommes de foi qui sachent souffrir pour elle. Et vaincre peut-être.

« Je m'aperçois que je n'ai pas répondu à votre question. D'autres le feront ».

Panaït Istrati

J'ai visité ce jeune fantôme
Dans une allée d'oliviers.

Mais je me souviens.
Je l'ai rencontré d'autres fois
Alors qu'il vivait parmi nos frères.
C'était un homme très pauvre
Assez triste et souvent malade.
Je me souviens de l'avoir connu
En partance
Toujours en partance
Sur ce port aux voiles déchirées.
C'était un homme très pauvre
Assez triste et souvent malade
Mais son regard donnait au monde sa transparence
Et il écrivait d'inoubliables contes pour grandes personnes.

D'œuvre en œuvre
De voyage en voyage
Il a construit sa noblesse
Panaït Istrati.



Oeuvres de Raoul Pérol

La voie parallèle, Collection du Miroir. Ed. Jean Subervie.
Paysages de l'amitié, Collection du Miroir. Ed. Jean Subervie.
D'une ville inconnue, Collection du Miroir. Ed. Jean Subervie.
A l'audace des cœurs. Ed. Jean Subervie.
Les bonnes intentions. Ed. Jean Subervie.
Archipel Méditerranée. Ed. de l'Athanoz.



« L'écrivain social et moraliste ne me sont plus chers, car la beauté, dont j'ai toujours eu le culte, me semble une offense à la vie pénible de l'homme écrasé si le culte de cette beauté n'est pas doublé d'une sainte et intraitable révolte. Cette attitude m'est naturelle, on en trouverait l'origine au début même de mon adolescence. Je suis incapable de me forger des théories, car je ne lis que bien peu et j'oublie tout, je ne suis qu'un paquet de sentiments». - PANAIT ISTRATI





Pour lui avoir écrit, sans arrière-pensée, que je plaçais Panaïï Istrati parmi les écrivains de premier rang, ceux qui m'ont ouvert les yeux sur le monde tel qu'il est, M. Mermoz m'invite fort aimablement à écrire un article sur cet auteur. Il se rappelle même ce que j'avais oublié, à savoir que dans un numéro du Cahier bleu du 22 décembre 1933, je citais cet écrivain, ainsi que d'autres écrivains étrangers, comme m'intéressant plus que nombre d'auteurs français et, ce, dans le corps d'un article intitulé «Déchéance de ma patrie», ce qui dénonce clairement mon extrême jeunesse.

La date est lointaine, j'ai évidemment évolué depuis, mais la demande de M. Mermoz me rappelle le sujet de composition française qui me fut un jour imposé au Lycée de Bordeaux : «Quel est votre poète préféré et pourquoi ?». Par pur esprit de provocation, j'expliquai ma passion pour Arthur Rimbaud et récoltai un beau «zéro» accompagné d'un commentaire acide du genre : «Excellente composition, mais cet auteur (ton méprisant) n'est pas au programme».

Quoique le lecteur (ou auditeur) puisse craindre, je ne m'écarte pas vraiment du sujet en écrivant ce qui suit.

Dès l'âge de huit ans, je lisais des légendes et contes bretons, parce que je me trouvais dans une école en Bretagne, Les travailleurs de la mer de Victor Hugo et tout ce qui me tombait sous la main, notamment un livre intitulé L'âme russe (dans une édition du genre Hetzel ou Mame à Tours) où figuraient Tolstoï, Pouchkine et Le Nez de Gogol. De telles lectures ne sont peut-être pas recommandables à un tel âge, mais elles ouvrent l'esprit à l'imagination, donnent soif. Par la suite, je continuai de lire tout ce que je trouvais : Alexandre Dumas, Jules Verne aussi bien que Les pieds nickelés ou Fenimore Cooper et quantité de livres d'aventures. Que de sauvages, de bêtes féroces, de bons et mauvais indiens et que de tragédies dans le Grand Nord de Jack London ! Pour ne pas parler des merveilleux livres fantastiquement illustrés par Gustave Doré. L'éclectisme de ma mère aidant ainsi que ma propre curiosité, à vrai dire boulimique, je crois avoir lu à peu près tous les auteurs d'importance, prosateurs et poètes, français et étrangers, avant vingt-trois ou vingt-quatre ans. Cette façon d'éducation littéraire très particulière a certainement l'inconvénient d'intellectualiser à outrance un esprit extrêmement perméable, mais elle a, en revanche, l'avantage de permettre à cet esprit de décanter peu à peu tout ce qu'il a anarchiquement ingurgité.

Le processus est lent, confus, inconscient, inanalysable, mais si la lecture est un vice impuni, je me demande de ce que seraient la plupart d'entre nous s'ils n'avaient été obsédés par ce prétendu vice.

Ce qui émerge en fin de compte — et je ne parle toujours que de moi —, c'est une conception du roman que je baptisai vers 1930-1933 : roman social. Peu importent les qualificatifs que l'on tiendra à ajouter : lyrique, poétique, mystique ou autres. Il reste que le roman social, d'ailleurs héritier du naturalisme, est celui où les personnages ne sont pas séparés, isolés, du contexte social de leur époque, mais bel et bien déterminés par lui.

Pour préciser ma pensée, je dirai que l'une des meilleures illustrations du type de roman que je classe sous cette rubrique est, en France, le Lucien Leuwen de Stendhal. Et peu me chaut que Lucien passe une partie de son temps à se demander ce que pense et fait la dame de son cœur puisque l'auteur me donne un excellent portrait de la société française de son temps.

J'ai donc lu Panaïï Istrati avec passion parce qu'il me donnait à voir et à comprendre un pays dont la réalité était occultée, au moins officiellement, par le personnage, en fait grotesque, du Roi Carol (de Hohenzollern, soit dit en passant). Mais je l'ai placé sur le même plan, du point de vue de ma conception littéraire, que Knut Hamsun, Nikos Kazantzakis pour la Grèce et la Crète, Jorge Amado du Brésil, d'autres écrivains latino-américains tels que Jorge Icaza, Eutasio Rivera auteur de la Voragine et d'auteurs des États-Unis.

Lecteur et lecteur passionné, je laisse à d'autres le soin de différencier les uns des autres autres à l'aide de qualificatifs de leur choix.

La Roumanie d'une époque est dans Panaïï Istrati tout aussi entièrement que Venise est dans Francesco Guardi. De même et malgré l'actuelle relative abondance de traductions d'auteurs grecs, j'ose avancer que nul n'a plus génialement romancé la tragédie vécue par la Grèce et la Crète que Nikos Kazantzakis.

Tous ceux que je viens de citer ont fait leur devoir d'écrivain envers leur pays et le monde, si tant est que le monde soit capable de le reconnaître.

En 1936, Me Marcel Willard, fondateur de l'Association juridique internationale et l'un des avocats de Dimitrov, me demande de faire partie d'une commission d'enquête sur les conditions de détention des prisonniers politiques roumains, en compagnie de deux avocats : Me Buisseret du Barreau de Liège et Me Nordmann du Barreau de Paris. L'impétueux jeune homme que j'étais accepte sans hésitation, ignorant totalement dans quoi il allait mettre les pieds. Doué d'un incroyable culot, j'obtiens l'autorisation de visiter certaines prisons roumaines en compagnie des dits avocats, mais aussi de policiers armés jusqu'aux dents. Ou presque ! Ce ne fut pas une promenade de santé et nos gardes du corps en rageaient. Nous pûmes constater que les prisonniers politiques étaient déjà qualifiés de prisonniers de droit commun, maltraités, torturés, privés de lettres et colis de leur famille.

Malgré la fureur difficilement contenue du sieur Savinesco, directeur de la prison de Doftana, la Bastille roumaine, mais en pire, je pris des photos au Rolleiflex à l'intérieur de cette prison, curieusement détruite vers la fin de la dernière guerre par ce que les Alliés qualifiaient, tout aussi curieusement, de «bombardement stratégique». Et ces photos révélatrices doivent actuellement se trouver au Musée d'histoire de Bucarest.

Jamais Panaïï Istrati ne fut plus présent à mon esprit qu'en ces jours-là, lui qui a dédié Les chardons du Baragan aux «onze mille assassinés... par le gouvernement roumain en 1907». Il convient ici d'ajouter une précision à l'intention de ceux qui croient, ou semblent croire que torture, exécution de prisonniers «au cours d'une tentative de fuite» et extermination massive sont choses nouvelles. En 1933, à la suite d'une grève de cheminots de Bucarest, quatre cent grévistes furent exécutés par l'armée et le four crématoire de Bucarest resta couronné d'un lourd panache de fumée pendant plus d'une semaine. Si ma mémoire ne me trompe pas, cela se passait à Grivitz. Il est donc impossible de prétendre qu'Istrati a le moins du monde surestimé l'effroyable condition du peuple roumain de son époque, un peuple que j'ai pu voir en loques, notamment au cours d'un meeting du parti national-paysan.

En citant Le Cahier Bleu, qui parut en 1933 et 1934, M. Mermoz me rémémora un autre problème.

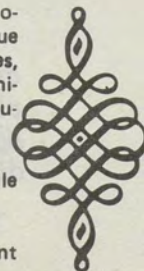
Tout en consacrant une partie importante de ses numéros aux arts et lettres, cette revue indépendante, antifasciste au sens donné à ce terme à l'époque, prit une part active à la lutte antifasciste et, corollairement, à la défense de l'émigration intellectuelle allemande, hongroise et même italienne.

Je n'ai pas la moindre intention de m'en prendre aujourd'hui aux dissidents de certains pays, ni de reprocher à qui que ce soit l'aide qu'ils reçoivent, mais seulement de m'en prendre à mon pays. A l'époque, ceux que l'on n'appelait pas des dissidents, mais qui l'étaient pourtant, étaient à peine tolérés par les autorités françaises, parfois pourchassés et traqués. Ils n'ont dû de survivre qu'à des initiatives privées avant d'être contraints d'émigrer, quand ils ne sont pas morts dans la misère. Et il en fut de même, par la suite, des combattants de la République espagnole et des membres des Brigades internationales.

En somme, le réveil de la conscience de l'intelligentsia française est de fraîche date.

Soit dit en passant, je regrette que nul de mes amis n'ait songé à me parler de la situation dans laquelle Istrati se trouvait en un temps où j'avais pas mal de relations.

Il reste à écrire une biographie de Panaïï Istrati et ce que j'appellerai une biographie sociale, en replaçant l'homme et l'œuvre dans son contexte historique. Mais peut-être est-ce fait !



STEFAN FODULU
AVEC ISTRATI AU RESTAURANT BEZANOFF
(1925)

Note : Cet article nous avait été envoyé de Braïla, quelque temps avant sa mort, par notre regretté ami Lucien Enesco. C'est Lucien Enesco qui nous a permis de reproduire la seule photo d'Istrati avec son ami Mikhail, datée d'Alexandrie en 1907.

Devisant avec le barbier Nico Constantinesco en 1924, il s'exclama agité :

— Je viens d'apprendre que l'écrivain français Romain Rolland a surnommé notre Istrati, le brailois, un Gorki balkanique !

Je connaissais par oui-dire l'ancien peintre en bâtiments, qui ensuite fut aussi photographe. Je savais aussi qu'il avait publié beaucoup d'articles dans la presse démocratique roumaine d'avant la guerre, et cette nouvelle m'étonna outre mesure.

L'année suivante Istrati répondit dans le journal «Adeverul» à un certain Mehedintzeano, et parce que je n'avais pas agréé sa manière de s'exprimer à propos d'une certaine catégorie de travailleurs, je lui envoyais une lettre de Nice. Je lui avais écrit que les débardeurs des ports ne peuvent être polis et maniérés, vu qu'ils vivaient à la manière des bêtes, leur seule consolation étant la boisson.

Après un certain laps de temps, je reçus une carte illustrée d'Istrati, où il me répondait qu'il n'avait pas le loisir de discuter avec moi, mais il me donnerait de ses nouvelles lors de son arrivée à Braïla.

En effet, dans l'automne de l'année 1925, au mois de Septembre, je reçus une autre carte postale où il m'indiquait le jour de son arrivée à Braïla.

Ainsi, quelques jours plus tard, Istrati entra dans l'atelier de tailleur (où je travaillais alors), situé dans la rue de la Victoire au coin de la rue Rakhova.

Je me rappelle qu'il était coiffé d'un bonnet de fourrure et vêtu d'un habit de cuir, ses grandes lunettes à califourchon sur le nez. Après m'avoir raconté son voyage à Braïla, il m'invita à prendre l'air dans la ville.

Marchant avec lui au centre, je regardais souvent inquiet en arrière, pour me convaincre que nous n'étions pas suivis, car moi aussi, j'avais mes affaires avec la Sûreté à cause de mon activité politique.

Une fois arrivés au centre, nous nous arrêtâmes au restaurant Bezanoff, où nous nous assîmes à une table, à l'écart, sur le trottoir, par crainte d'être filés, et même je dis, à brûle-pourpoint, à mon nouvel ami que je savais que la presse de droite l'accablait d'injures.

Istrati sourit.

— Ne craignais pas, je connais le commissaire Braïla de la Sûreté. Avec lui j'ai vagabondé par l'Orient avant la guerre. Il ne va pas nous arrêter tout de même.

Istrati commanda un demi de vin noir de Tenedos, et deux portions de caviar noir. Alors Istrati se mit à raconter, et il n'en finissait plus, mais il ne touchait pas le caviar. En l'encourageant de goûter, il me répondit :

— Maintenant j'ai de l'argent et toutes les bonnes choses, mais la poitrine me fait mal. Je te prie de manger ma portion aussi.

Entre autres, il me parla de son oncle, père Dimitriu, et il me dit :

— Je vais l'habiller comme un monsieur.

Sur ces entrefaites nous nous séparâmes et il alla chez Traian Anghel (ancien anarchiste qui alors, éditait «la Gazette des Petits Artisans», les deux étant en relations d'amitié. Depuis je pus le voir seulement une seule fois au Théâtre Communal, où il avait, dans une conférence, souligné que le socialisme est favorisé par les grandes agglomérations urbaines, tandis que les grandes distances entre les hommes encouragent l'individualisme.

★ LES JOURNÉES PANAIT ISTRATI se sont déroulées à Braïla du 20 au 22 avril courant, organisées par le Lycée qui porte son nom, à l'occasion de 44 ans passés de sa mort.

Dans la matinée du 20 avril, les professeurs et les élèves lui ont rendu hommage, en déposant quelques gerbes de fleurs en face de sa statue, située à l'entrée du jardin public, au bord du Danube.

Panaït Istrati et le mouvement ouvrier a été le thème du Symposion, dont les travaux ont duré deux jours et auxquels ont participé les élèves du Lycée «Panaït Istrati» et les membres de la Société littéraire «Panaït Istrati», de Braïla, qui ont soutenu quelques communications et pris part aux discussions.

L'amour des Français pour Panaït Istrati et la diffusion de son œuvre à l'étranger ont été évoqués et présentés au cours d'une émission radio-scolaire.

En collaboration avec la Bibliothèque municipale, a été ouverte une Exposition Panaït Istrati, avec diverses éditions de ses œuvres, photocopies de quelques manuscrits et diverses photographies, et qui a été visitée par un nombreux public.

Nous félicitons pour l'initiative et la réussite de ces manifestations, le comité organisateur, composé par les professeurs : Marie Cogalniceanu, Hélène Damaceano, Alexandre Lazare, Demetra Mokano, Cornelia Tomesco et les directeurs du Lycée : prof. Jean Oprisano et ing. Nicolas Také.

★ LA CORRESPONDANCE PANAIT ISTRATI-ROMAIN ROLLAND paraîtra au cours de l'année prochaine, dans la collection bien connue «Les Cahiers Romain Rolland», éditée par Albin Michel et «Minerva» de Bucarest.

Ouvrage en deux volumes, il sera édité en deux éditions (française et roumaine), offrant en totalité aux lecteurs, la correspondance entre les deux écrivains de 1919 à 1935.

La Correspondance sera préfacée par Vercors, ainsi qu'une étude écrite par Al. Oprea. Les notes de la version roumaine appartiennent à Alexandre Talex.

L'ouvrage sera complété par de nombreux fac-similés et photos, un index de noms et une bibliographie concernant la correspondance Istrati-Rolland.

★ UN VIF PORTRAIT LITTÉRAIRE DE PANAIT ISTRATI est le titre d'une émouvante évocation, signée par Polixénie Karambis, dans les pages du mensuel littéraire «STEALLA» (L'ÉTOILE), numéro 10, Cluj, octobre 1978.

L'article présente, in extenso, le livre de Eleni Kazantzaki : La vraie tragédie de Panaït Istrati, paru en 1938, dans une maison d'éditions chilienne, traduit en français par l'auteur, l'ouvrage va paraître à Paris.

Dans cet ouvrage, Panaït Istrati est évoqué sous le signe de l'amitié. Eleni Kazantzaki reconstitue son portrait par ses souvenirs au jour le jour, à travers l'Union Soviétique, accompagnant son mari et Panaït Istrati, en 1928. Une fidèle reconstitution de son tempérament volcanique, de son âme toujours tourmentée par des rêves et illusions. L'amitié Istrati-Kazantzaki, la rencontre avec Maxime Gaki, les aventures de leur périple soviétique, deux âmes qui se sont soudées par la lutte et par la foi — le tout reconstitué par les yeux du témoin qui participe et s'identifie ...

Nikos Kazantzaki, lisant le livre de sa femme, a noté l'impression suivante : «J'ai lu à deux reprises votre livre en espagnol sur Panaït Istrati ! Fascinant. Écrit avec vivacité et beaucoup d'art. Il était difficile de dégager de tant d'événements un récit aussi clair et aussi vif et passionnant ... Vous avez fait non seulement une bonne action à la mémoire de Panaït, mais aussi un bon livre ...».

Un ouvrage que nous attendons, justement, avec impatience.

★ KYRA KYRALINA, traduit en italien, vient de paraître dans une maison d'éditions, en collection de poche, à Milan.

Événement éditorial, il a été souligné dans une «avant-première», où quelques personnalités littéraires italiennes ont parlé de Panaït Istrati, de la valeur de son œuvre et de l'actualité de son crédo révolté, en face de l'injustice sociale et l'ignorance humaine.

Nous y reviendrons.

Alexandre TALEX

★ — Écrivains et œuvres c'est un livre récent, avec des études intéressantes sur quelques grands écrivains. L'auteur, Théodore Vârgolici, consacre à Panaït Istrati, un chapitre qui analyse son œuvre et l'évocation de sa vie. Entre autres, il s'occupe sur la nécessité que cet écrivain soit revendiqué pour le patrimoine de la littérature roumaine :

« Cette œuvre, dit Théodore Vârgolici, est profondément roumaine, par ses héros et réalités, reflétant en même temps la nature et l'âme de notre peuple ... Dans l'appréciation de l'œuvre de Panaït Istrati, nous partageons les appréciations accordées par de grands écrivains étrangers et roumains ... Il doit être, sans hésitation, considéré en écrivain roumain ».

Le livre Écrivains et œuvres de Théodore Vârgolici est paru aux Maisons d'Éditions «EMINESCO» de Bucarest.

★ — Vient de paraître à Stockholm : La Maison Thüringer de Panaït Istrati, dans une nouvelle traduction éditée par la Maison d'Éditions Coeckelberghs.

A cette occasion, le quotidien Svenska Dagbladet, du 25 mars 1979, a publié un compte-rendu très documenté sur ce livre qui évoque la «vie d'Adrien Zograffi». Sous le titre «Le Mal et le Bien — pas une question de classe», l'auteur de ce compte-rendu Göran Börge, fait des intéressantes appréciations.

L'article est accompagné d'une belle photographie de Panaït Istrati, et porte en suédois le titre : Ont och gott-ingen Klassfråga.

«Svenska Dagbladet» est l'un des plus grands quotidiens suédois.

Alexandre Talex

★ — Christian Rakovski. Tous nos amis connaissent l'amitié qui liait Panaït Istrati à Christian Rakovski. Bulgare de naissance, roumain de nationalité et français de culture. Un des chefs du mouvement socialiste roumain avant 1914. Se lia d'amitié avec Istrati, lors des mouvements de grève en Roumanie. Par la suite, après le ralliement de Racorky au bolchevisme, ils devient Président des commissaires du Peuple en Ukraine. Ami de Lénine, il joue un rôle important au Komintern. Ensuite il fut ambassadeur des Soviets à Londres et à Paris. Le gouvernement français demanda son rappel et c'est ainsi que le 15 octobre 1927, il rentra en Russie, emmenant en voiture Panaït Istrati à Moscou. Exilé à Astrakan, il fut impliqué dans le 3ème procès truqué avec Boukharine et condamné à vingt ans de prison. Les Éditions Mouton viennent de faire paraître une biographie, due à Francis Conte sur «Un révolutionnaire-diplomate, Christian Rakovski». L'auteur mentionne, détail nouveau, que Rakovski survécut encore 3 ans avant d'être fusillé, sur ordre de Staline, lorsque les Allemands pénétrèrent en Russie le 21 juin 1941.

Dans un prochain cahier, nous évoquerons, l'amitié et les rencontres d'Istrati avec Rakovski.

★ — Amir Abbas Hoveyda, premier ministre d'Iran, a été exécuté en avril 1979. Né en 1919, il avait fait des études en Iran, en Belgique et en France. Le Dr Opréa signale qu' Abbas Hoveyda a fait sa thèse de doctorat sur «Panaït Istrati». Il serait intéressant d'en retrouver les traces. Appel aux Amis.

Marcel Mermoz

SERVICE LIBRAIRIE



MONIQUE JUTRIN-KLENER

— Panaït Istrati, un chardon déraciné. 300 pages. 28 Frs franco.

PIERRE MELET

— Trente ans au service des bergers. 320 pages. 45 Frs franco.

— Le Galvaudeux (une vie de berger). 300 pages. 15 Frs franco.

— Antonaves, mille ans d'histoire. 25 Frs franco.

— Bergers, mes amours I. 50 Frs franco.

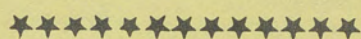
S. SAFIR - LICHNEVSKI

— Les Fantômes de Fontanarosa. 43 Frs franco.

— Histoire de ce temps-là. 160 pages. 30 Frs franco.

POUR MIEUX CONNAITRE ISTRATI LISEZ.....

Monique
Jutrin-Klener



Panaït Istrati
un chardon déraciné
écrivain français, conteur roumain



Ouvrage publié avec le concours de la Fondation Universitaire de Belgique

FRANÇOIS MASPERO
1, place Paul-Painlevé, 5^e
PARIS

LES AMIS DE PANAIT ISTRATI
42, rue du Dr-Santy
26000 Valence. Tél. 43.29.92



**LES CAHIERS
DES AMIS DE PANAIT ISTRATI**

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM

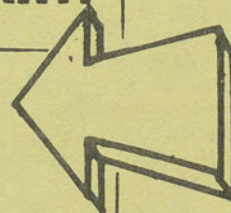
PRÉNOM

PROFESSION

ADRESSE

Abonnement annuel **4 NUMEROS**

Joindre le titre de paiement au bulletin d'abonnement, virement postal ou chèque bancaire 45 La Source 30122 94



NOTE - Les n° 1 à 18 (ancienne série) sont disponibles (en photocopie) à 10 F l'exemplaire

LES AMIS DE PANAIT ISTRATI
42, rue du Dr-Santy
26000 Valence Tél. 43.29.92

C.C.P. - 30 122 94 - LA SOURCE

Les Amis de PANAIT ISTRATI

(Association 1901 sans but lucratif)

Buts : L'association des "Amis de Panait Istrati", créée en 1969 par Edouard Raydon, a pour but de susciter un renouveau d'intérêt pour l'œuvre de Panait Istrati. Elle rassemble les amis du grand écrivain autodidacte en vue de faire rééditer ses œuvres et aussi de publier sa correspondance et ses inédits nombreux.

L'association facilitera aux chercheurs, aux étudiants les recherches sur l'œuvre d'Istrati, en rassemblant dans un "Centre de documentation Panait Istrati" tout ce qui concerne la vie et l'œuvre de l'écrivain. Le "Centre de documentation Panait Istrati" se trouve à la bibliothèque du Collège Coopératif, 7, avenue Franco-Russe, Paris (75007). Un 2^e Centre de documentation est prévu à l'Université de Nice.



COMITÉ D'HONNEUR

- Président : **Joseph KESSEL**, de l'Académie Française
- Mmes **Margaretta ISTRATI**, veuve de l'écrivain, Bucarest
Eléna KAZANTZAKI, écrivain, Genève
Monique JUTRIN-KLENER, chargée de cours à l'Université de Tel-Aviv
- Frédérique LEFEVRE**
- MM **Henri COLPI**, cinéaste metteur en scène du film Codine
Marcel BARBU, fondateur des « Communautés de Travail »
Benigno CACERES, Président de « Peuple et Culture »
Henri DESROCHES, professeur à l'École Pratique des Hautes Etudes et de l'Institut Coopératif
Jean Marie DOMENACH, écrivain
Docteur AL OPREA, écrivain, directeur de la revue « MANUSCRIPTUM » Bucarest
Mme Gabriel PINTEA DONNARES, écrivain
M.A. DE JONC, journaliste
- MM **Georges FRIEDMANN**, sociologue, professeur à l'École Pratique des Hautes Etudes †
Julian GORKIN, écrivain
Jean GUEHENNO, de l'Académie Française
Jean GUÉNOT, professeur à l'Université Charles V
Léo HAMON, professeur à l'Université Panthéon-Sorbonne
Michel HAMLET, journaliste
Armand LANOUX, de l'Académie Goncourt
Yves RÉGIS, président des Coopératives Ouvrières de Production †
Jean STANESCO, co-fondateur des « Amis de Panait Istrati » †
Alexandre TALEX, journaliste, Bucarest
Edgar MORIN, sociologue
Adamantios D. PAPADIMAS, écrivain, directeur du « Bulletin Littéraire » - Athènes (Grèce)
Georges GODEBERT, Producteur d'émission à « France Culture »



Comité d'Action

Marcel MERMOZ
Louis RABEL, sculpteur
Christian GOLFETTO, professeur
Marcel BARBU
Gilles MERMOZ
Mme Sarah SAFIR LICHNEWSKY
Michel PASQUIER, agent commercial
Marcel BOULANGER, artiste peintre
Jean HORNIERE, professeur

Conseil d'Administration

Marcel BARBU **Guy LEMONNIER** **Gilles MERMOZ**
Marcel MERMOZ **SAFIR-LICHNEWSKY** **Jean HORNIERE**

Membres Correspondants

- Mmes **JUTRIN KLENER**, professeur - Israël
Mogha WASSEF, Archéologue - Egypte
Marie COGALNICEANU, Professeur - Roumanie
Cornelia TOMESCU, Professeur - Roumanie
- MM **Alexandre TALEX**, journaliste - Roumanie



Directeur de la publication

Marcel MERMOZ
Cité Horlogère
42, rue du Dr-Santy
26000 Valence - Tel 43 29 92

Commission Paritaire : N° 58454